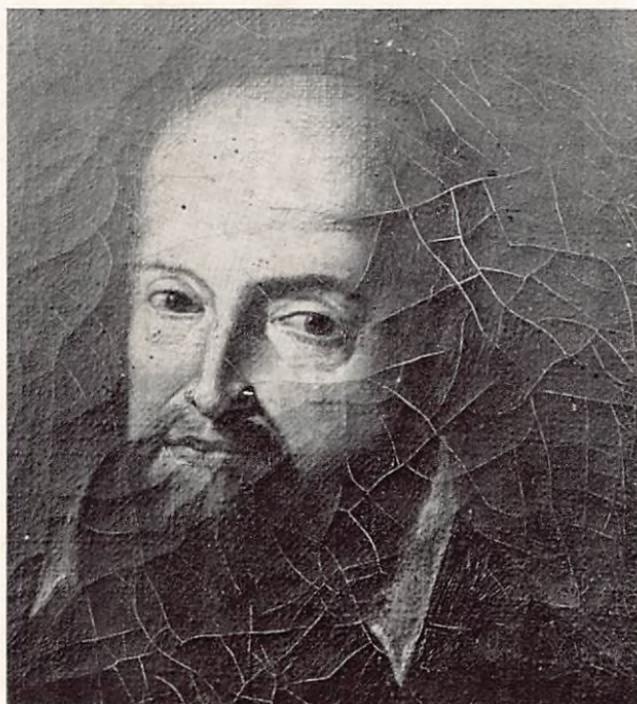


FRANÇOIS DE SALES



commente le

**CANTIQUE
DES CANTIQUES**

André BRIX, O.S.F.S.

Handwritten text at the top of the page, possibly a header or title, which is mostly illegible due to fading and blurring.

Handwritten signature or initials in the middle-left section of the page.

**Photo de couverture : reproduction d'un tableau
des Oblats St François de Sales, aux Chartreux à Marseille**

FRANÇOIS DE SALES

*Cum numero
falsissimo!
Albrix
1875*

commente le

CANTIQUE
DES CANTIQUES

André BRIX, O. S. F. S.

L430030

INTRODUCTION

Le Chanoine Lemaire, dans son étude sur les « Images chez Saint François de Sales » (1) constate que le Cantique des Cantiques vient en première place, devant toutes les autres œuvres de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour le nombre de références, citations et images utilisées par Saint François de Sales, notamment pour l'Introduction à la Vie Dévote et le Traité de l'Amour de Dieu.

Une telle constatation suffirait à légitimer ce travail. Mais cette conclusion de la statistique, en fait, ne fait que confirmer l'impression que chacun peut ressentir à la lecture de saint François de Sales. Son style nous apparaît immédiatement comme profondément chaleureux, ardent, amical. On sent qu'il nous aime, même s'il ne nous connaît pas encore, qu'il veut nous parler comme on le fait avec quelqu'un qu'on aime ardemment. Où donc aura-t-il pu trouver cette « chaleur humaine » sinon là où librement le cœur a pu s'exprimer ? Et l'on pense tout naturellement au « Cantique des Cantiques » que l'on rencontrera, presque sans surprise, quelques lignes plus loin, cité dans un verset ou évoqué délicatement.

Cependant, prévenons tout de suite l'objection, pourquoi donc présenter aujourd'hui, après tant de travaux, d'études et de recherches bibliques, un travail vieux de

(1) Lemaire Henri : « Les Images chez St François de Sales », Nizet, Paris, 1962, page 29 ss.

quatre siècles, des commentaires sur des textes de l'Écriture certainement contestés aujourd'hui par la critique la plus avertie ?

Répondons donc tout de suite que le travail de l'exégèse moderne ne fait que mieux ressortir aujourd'hui le problème qui nous occupe. Car loin de résoudre le problème que pose le « Cantique des Cantiques », il ne fait que le souligner avec encore plus d'acuité. En effet, au-delà de la traduction littérale, au-delà d'un essai de traduction poétique, au-delà des synthèses qui chaque jour sont tentées ici et là, il reste que ce dialogue de deux amoureux situé là, au milieu des textes sacrés, est et sera toujours la « Parole de Dieu ».

Et qu'est-ce que la Parole de Dieu sinon tout d'abord un langage qui doit nous pénétrer jusqu'au cœur et nous transformer en la réalité qu'il signifie ? A l'exégète est donc demandé de nous présenter ce langage le plus authentiquement possible, et au saint, de nous aider à le faire passer en notre vie.

C'est pourquoi nous pensons que saint François de Sales, « Docteur de l'Amour », a merveilleusement parlé du Cantique et qu'il est particulièrement indiqué pour nous entraîner à la découverte de ce Cantique que Daniel Lys a appelé « Le plus beau chant de la Création » (2).

Nous voulons donc vous présenter tout d'abord une recherche sur la manière avec laquelle saint François de Sales a connu, aimé et pratiqué le Cantique. Puis un commentaire des textes proposés. Nous avons pu en effet opérer comme une « reconstitution » d'un Cantique des cantiques traduit et commenté par saint François de Sales. La division en poèmes que nous

(2) Lys D. : « Le plus beau chant de la création ». Etudes théologiques et religieuses (Montpellier), XXXIII, 1958.

avons choisie correspondait globalement à un travail entrepris par le saint dans sa jeunesse. Pour terminer, nous avons ajouté des textes qui, tout en n'étant pas des commentaires proprement dit, en respirent le climat et l'inspiration. Ils témoignent éloquemment combien saint François de Sales avait assimilé le Cantique dans son amour incomparable pour le Christ-Jésus.

PREMIERE PARTIE

PRÉSENTATION

I. — LE CANTIQUE DE LA JEUNESSE DE FRANÇOIS

a) Gilbert Générard

C'est dans le « Traité de l'Amour de Dieu » que saint François de Sales nous révèle comment il a été initié au Cantique des Cantiques. Il le fait à propos de la citation d'un livre de Générard : « En la " Chronologie des Hébreux ", publiée par le savant archevêque d'Aix, Gilbert Générard, que je nomme (avec amour), par honneur et consolation, pour avoir été son disciple, quoiqu'inutilement lorsqu'il était Lecteur Royal à Paris et qu'il exposait le Cantique des Cantiques » (3).

Nous étions alors en 1594, François venait de réagir contre les auteurs païens qu'il étudiait mais qui ne lui apportaient rien de solide. Avec la permission de Monsieur Déage, il se tourne alors vers la Théologie et l'Écriture Sainte. Il a maintenant 17 ans et son professeur, dont il se dit le disciple, Générard en avait 47 (4).

Générard était Bénédictin de Cluny, Docteur en Théologie à la Faculté de Paris et Professeur Royal d'Hébreu. Il avait déjà publié de nombreuses études et François s'était peut-être procuré à cette époque son « Commentaire sur les Psaumes de David » publié en 1577. Mais s'il se dit son « disciple inutile », c'est certainement parce qu'il ne put pas étudier la langue hébraïque. Voici le texte où il l'avoue simplement dans les Controverses : « Ce serait folie à moi de vouloir parler de la naïveté (originalité, authenticité) des traductions, (moi) qui ne sus jamais bonnement lire avec les points en l'une des langues nécessaires à cette con-

(3) OEA (Œuvres complètes Edition d'Annecy 1893/1963) V 277.

(4) Lajeunie : « Saint François de Sales ; l'homme, la pensée, l'action ». Guy Victor, Paris. Vol. 1, pages 137/138.

naissance, et ne suis guère savant en l'autre » (5). Les « points » en hébreu correspondent en gros aux voyelles ; il connaissait sans doute quelques racines hébraïques, ainsi que nous le voyons, mais cela n'allait pas plus loin ; du même coup il en profite pour nous dire aussi son ignorance du grec.

Que cela d'ailleurs ne nous étonne pas. Saint François de Sales n'a jamais fait des études systématiques « cléricales » ; ce qu'il sait en théologie, il l'a appris à côté de cet autre travail réel et imposé, à savoir les « humanités » à Paris et le « Droit » à Padoue. Ce qui du reste ne l'a pas empêché de devenir « Docteur de l'Eglise » !

Cette même année 1584, Théodore de Bèze publiait à Genève une traduction en latin du « Cantique des Cantiques » et c'est pour s'opposer à cette édition que Générard publiera à son tour une traduction latine. Il y avait donc à ce sujet pas mal de mises au point à faire. François se trouve normalement mêlé à la dispute et nous en aurons des échos plus loin. Notons que Bèze traduisit en vers « trochaïque », c'est-à-dire en syllabes composées d'une longue et d'une brève et Générard lui opposait une en vers « iambiques » qui se trouvent eux, composés d'une brève et d'une longue ! Mais il ne semble pas que la dispute se soit cantonnée là, en fait il s'agissait d'une trop grande liberté d'interprétation de la part des protestants. Il ne semble pas non plus que la traduction de Bèze soit soupçonnée d'une interprétation trop lascive (bien qu'il ait publié certains poèmes assez légers...) puisque à cette époque le protestant Castellion était chassé de Genève pour

(5) OEA I 164 (Genebrard publia son commentaire à Paris en 1585 « Apud Aegidium Gorbinum, sub signo Spei, è regione Collegi Cameracensis »).

avoir conclu que le Cantique des Cantiques était un poème lascif et obscène.

Ces quelques indications pour mieux situer le climat dans lequel François connut le Cantique ; en fait ce fut une révélation, et nous pouvons mieux préciser pour la circonstance, ce fut le « coup de foudre ». Comme le dit le Père Lajeunie, François apprenait avec bonheur que « l'Histoire du Monde et du Salut était donc une histoire d'amour » (6).

b) Le disciple du Cantique

François a donc suivi les cours de Génébrard, il en aura pris notes, et en 1585, il aura pu se procurer l'ouvrage imprimé. Or à cette époque, François est assailli par une crise terrible. Et cette crise mettait en cause toute sa raison d'être, de vivre et de croire. C'est d'ailleurs autre chose qu'une crise de « désespoir » comme on le dit trop souvent, puisque jamais au cours de cette épreuve il ne désespère de l'amour de Dieu. Ce n'est pas Dieu et son amour qui sont en cause, mais lui et sa capacité d'aimer. On pense alors à l'Épouse éperdue dans la nuit qui court après l'Époux et qui interroge les gardes moqueurs (7). François apprend à aimer, c'est sa première « blessure d'amour ».

Dans le manuscrit de mars 1586 où il note ses travaux de philosophie, nous trouvons justement la fameuse citation du Cantique dont il fera sa devise : — Tenui nec dimittam — « Je le tiens et ne le lâcherai pas » (8). Pour lui en effet, le vrai bonheur ne consiste pas dans

(6) Lajeunie o.c. p. 138.

(7) Cant. Cant. 4/9.

(8) Cant. Cant. 3/4.

la connaissance de l'objet aimé, mais dans sa possession : il en est donc de même de Dieu (9).

La même année, dans un règlement qu'il s'est fait pour la réception de la sainte Eucharistie, nous trouvons ce beau commentaire d'un verset du Cantique :

« (si je ne puis faire la communion sacramentelle)... je me conforterai en la communion spirituelle,... comme ceux qu'on nourrirait... avec l'odeur des choses aromatiques et vaporeuses, m'enivrant à l'odeur seule d'un si puissant et fort vin... et ne recevant pas l'onction, je ne laisserai pas de courir à l'odeur des parfums du Seigneur » (10).

Il est étonnant comme cette image sera reprise, développée et utilisée par notre saint ; pour lui, respirer un parfum, ce sera « prier » et embaumer, répandre un parfum, le symbole même de l'apostolat (11).

Dans les « fragments intimes » relatifs à sa crise très pénible, nous retrouvons le Cantique des Cantiques à la plus belle place, dans une invocation à la Vierge Marie qui bientôt le délivrera :

« O Vierge, agréable entre les « filles de Jérusalem », des délices de l'enfer ne peut être réjouie, hé, je ne vous verrai donc jamais au royaume de votre Fils « belle comme la lune, élue comme le Soleil ? »

C'est en effet la Vierge Marie qui sera l'Epouse « la plus aimée et la plus aimante ». A cette époque, François d'ailleurs est entré dans la « Congrégation de Marie », où il apprend délicatement la ferveur dans le jeu merveilleux de l'Amour et de la Beauté :

« O Amour, o Charité, o Beauté à laquelle j'ai voué toutes mes affections, hé, je ne jouirai donc plus

(9) OEA XXII 10.

(10) OEA XXII 13.

(11) Lemaire o.c. cf. « parfum »..., p. 340.

de vos délices, et je ne serai plus enivré de l'abondance de votre maison, et vous ne m'abreuverez plus du torrent de votre volupté ? » (12).

A n'en pas douter, nous sommes déjà en plein dans ce climat chaleureux du Cantique des Cantiques.

c) Le Cantique à Padoue

Saint François de Sales révèle par le dernier texte cité qu'il est déjà arrivé à un certain niveau de la vie spirituelle ; il n'est donc pas étonnant que nous le retrouvions à Padoue en train d'analyser et d'étudier à sa manière comment progresser en ce domaine. Et l'un des exercices qu'il semble pratiquer le plus est celui qu'il appelle « le sommeil spirituel » :

« Comme le corps a besoin de prendre son sommeil... de même est-il nécessaire que l'âme ait quelque temps pour sommeiller et se reposer entre les chastes bras de son céleste Epoux... » (13).

Ce sont les images même du Cantique où par trois fois nous retrouvons l'Epouse endormie protégée par son Bienaimé. Mais il est important de noter que le sens allégorique trouve ici immédiatement la réponse dans l'Evangile, puisqu'il ajoute « à l'imitation du bienaimé Disciple » (14).

François a donc assimilé le langage du Cantique, il l'a confronté avec les Saintes Ecritures et plus particulièrement avec l'Evangile.

Mais à Padoue, François n'est pas seulement pré-

(12) OEA XXII 18.

(13) OEAXXII 28/28.

(14) Jean 14/23.

occupé de problèmes essentiellement intérieurs et personnels, non il commence à se mesurer au monde extérieur ; il rédige alors le fameux Règlement de Padoue dans lequel ressortent clairement deux dominantes salésiennes, l'optimisme et le souci de la « relation humaine ».

Et c'est ici qu'apparaît un aspect typique de la spiritualité salésienne qu'il est particulièrement bon de souligner aujourd'hui : jamais chez notre saint, la vie spirituelle n'a été une affaire strictement personnelle, une coupure d'avec les autres hommes. Bien au contraire, c'est dans sa vie intime avec Dieu qu'il a trouvé le vrai comportement vis-à-vis des hommes. Et la première valeur à considérer en eux, c'est la beauté :

« Quatrièmement, je sommeillerai suavement en la connaissance de l'excellence de la vertu... qui est si belle... C'est elle qui rend l'homme intérieurement et encore extérieurement beau... » (15).

Et la deuxième attitude, c'est d'être « accueillant » ; mais comme il sait qu'en chacun de nous la « vertu » est presque toujours en puissance, notre saint cherche comment doser sa présence et sa communication avec autrui. Pourtant un principe de base : « Ne mépriser la rencontre de personne » (16).

Et bien, ces deux aspects se trouvent curieusement repris dans un travail de saint François, « un exercice de jeunesse » et qui s'appelle « Déclaration mystique sur le Cantique des Cantiques ». En effet nous y retrouvons ces deux dominantes :

Tout d'abord, par la beauté nous pouvons aller à Dieu :

« Cherche mes sentiers en toutes les créatures...

(15) OEA XXII 35.

(16) OEA XXII 37.

Surtout la nature humaine... car elle est aussi belle en elle-même que si elle avait tous les ornements du monde » (17).

Ensuite toujours cette recherche dans la « relation humaine » :

« Plus un chemin nous est connu, plus nous le hantons... ici nous parlons à l'un, là à l'autre... mais si je considère Dieu en l'homme... tandis qu'en ce chemin qui nous est familier nous nous arrêtons à toutes les boutiques... » (18).

Saint François de Sales a donc déjà commencé d'étudier le Cantique des Cantiques et si ce chant d'amour l'aide à communiquer avec Dieu, il lui demande déjà un autre service, celui de pouvoir communiquer avec l'homme.

Quand il revient à Annecy, le « zèle d'amour » dont il nous parlera plus tard, l'invite presque impatientement à accepter la mission du Chablais, durant laquelle il ne continue pas moins à vivre très intensément ce commerce d'amour avec l'Époux, ainsi qu'en témoignent ces lignes écrites dans l'ivresse d'une consolation spirituelle :

« — Amor meus, Furor meus !
Mon Amour est toute ma fureur.
Il me semble, en effet, que mon zèle
ce soit changé en fureur
pour mon Bienaimé... » (19).

C'est bien l'Épouse du Cantique qui a mis sur ses lèvres ces mots tout pleins d'ardeur.

(17) OEA XXVI 18.

(18) OEA XXVI 21.

(19) OEA XXII 104.

II. — LE CANTIQUE DANS SA VIE ET SON ŒUVRE

a) La « Déclaration mystique sur le Cantique des Cantiques »

D'après l'éditeur de l'édition de 1642, ce travail du saint est « l'un des premiers exercices de sa plume » et qu'il aurait tenu secret ; sainte Jeanne de Chantal avoue elle-même n'en avoir jamais entendu parler (20).

Pourquoi se serait-il égaré... Pourquoi ne pensa-t-il pas le publier ? Parmi toutes les hypothèses, et elles seraient nombreuses (Pourquoi n'a-t-il pas pensé aussi à publier les « Controverses »...), une des raisons semble être le genre de travail lui-même, une « déclaration », c'est-à-dire non pas un « manifeste » mais un éclaircissement, un travail dans lequel se manifeste évidemment une certaine polémique au sujet de l'interprétation du symbolisme du Cantique :

« Même la nature, ni les propriétés de l'âme n'y sont point nommées ; mais au lieu de tout cela : yeux, cheveux, dents, lèvres, cous, vêtements, jardins, onguents, et mille choses pareilles qui ont mis confusion dans les expositions par la liberté que les expositeurs ont eu de les faire joindre un chacun à son sens, et, qui pis est, par la licence insupportable qu'un même expositeur a pris d'entendre en une même page une même parole en diverses manières et pour diverses choses » (21).

Saint François au contraire s'astreindra à ce que « ayant donné une fois une signification à un terme », il ne le changera jamais (id). On irait presque jusqu'à dire qu'il s'agit d'un pari, car en fait, les significations pour un seul terme sont innombrables et cela même dans la Tradition dont il dit encore « mais nous n'avons

(20) XXVI préface XV.

(21) XXVI 14.

rien entrepris sans imitation des meilleurs auteurs et sans apparente convenance entre le terme signifiant et le signifié » (l.c. id). C'est pourtant ce qu'il essaie de faire.

Mais comme pour corser la difficulté, il ajoute que, dans ce travail le Cantique des Cantiques représente et illustre uniquement ce qu'il entend par « oraison mentale ». Il est évident qu'on peut élargir beaucoup le sens de « oraison mentale », mais la Tradition accepte aussi que l'Epouse du Cantique soit la nation Juive, l'Eglise ou la Vierge Marie !

De la sorte, montrer ce travail et le publier l'aurait certainement exposé à bien des difficultés.

Nous pourrions aussi avouer une autre raison qui tient celle-ci à l'évolution générale de la pensée de saint François et par conséquent de son style : « Le langage de la guerre est autre que celui de la paix et l'on parle d'une façon aux jeunes apprentis et d'une autre aux vieux compagnons » (22) et différemment à ces fameux « expositeurs » et à des religieuses fort avancées en la vie spirituelle.

Or, déjà dans les Controverses, si nous admettons que la « Déclaration » ait été écrite avant elles, nous trouvons l'Epouse considérée comme représentant la sainte Eglise (23).

Il semble donc qu'une profonde transformation se soit faite en lui et dans le sens même de son évolution, entrevue auparavant. Ne disons pas « qu'il ait mis de l'eau dans son vin » et qu'il ait accepté qu'un même terme puisse avoir plusieurs significations, mais disons plutôt qu'une grande synthèse s'est opérée en lui progressivement et qu'au fur et à mesure qu'il maniait

(22) OEA IV 20 (préface).

(23) OEA I 44.

l'image dans toute sa portée et sa richesse, il découvrait que toute la Création chantait le Créateur et partant qu'une même image, qu'un même mot pouvait renfermer en soi une mine inépuisable de significations et de valeurs, dès l'instant qu'elles ne s'opposaient ni ne se contredisaient pas, tout comme dans une graine se trouve déjà contenu implicitement la plante entière dans toute sa variété.

Ainsi, pour traiter comme exemple cette image du « baiser » ardemment désiré par l'Épouse au premier verset du Cantique, il pouvait facilement s'appliquer à tous les élans de l'homme vers Dieu. Car si ce geste comme nous le dit François exprime merveilleusement l'union de l'amour, il pouvait dès lors interpréter le cri ardent des hommes désirant le Sauveur, dans le mystère de l'Incarnation, il pouvait plus explicitement alors être sur les lèvres de Marie dont les soupirs, nous dit-il, hâtèrent la venue du Messie, il pouvait encore sortir du cœur de tout homme en prière (24).

Où donc par conséquent trouver l'interprétation contradictoire ? Tout simplement dans le fait qu'il pouvait sembler inconvenant et par conséquent odieux de vouloir donner une interprétation noble et mystique à la fois à un geste, à un désir considéré comme mauvais, sensuel et donc peccamineux.

Or, saint François de Sales entend suivre la tradition, il nous parle de « ces théologiens (qui) employaient le nom d'amour au sujet des choses divines, afin de lui ôter l'odeur d'impureté de laquelle il était suspect selon l'imagination du monde » (25).

(24) OEA XXVI 14 (de là sans doute l'insistance et le choix délibéré pour un style affectif et imagé. cf OEA XV 120 remarques à un théologien). Voir pour la Vierge Marie OEA X 14.

(25) OEA IV 73.

N'est-ce pas là précisément le problème du Cantique des Cantiques ?

b) Le Commentaire du Cantique dans les autres œuvres

En dehors de la « Déclaration... », nous ne trouvons pas de commentaire systématique dans son œuvre. Par contre, nous savons qu'il aimait particulièrement se servir d'un verset du Cantique pour guider et inspirer les Instructions qu'il faisait aux premières Visitandines et dont nous avons un écho dans les « Entretiens Spirituels » et dans des Sermons.

Nous possédons ainsi six Sermons de ce genre, ils ont tous trait à la Vierge Marie. Nous possédons aussi un ou deux plans de sermons qui sont des commentaires assez longs de certains passages.

A part les Sermons de grandes circonstances, comme celui du 15 août 1602 prononcé « en l'Eglise Paroissiale de Saint Jean en Greve », nous devons reconnaître que saint François de Sales réservait le Cantique pour les personnes déjà avancées en la vie spirituelle. Ceci apparaît encore plus nettement dans les Lettres, dont les citations fort nombreuses, révèlent un équilibre peu commun. Nous pouvons en citer quelques-unes pour vous donner une idée du style inspiré du Cantique dans les Lettres.

« Baisons un peu les pieds du Sauveur ; il nous appellera, quand il lui plaira, à sa sainte bouche » (26).

« Votre cœur, c'est le lit de l'Epoux, pour cela faut-il le parsemer de fleurs » (27).

« O ma fille, tenez bien ce divin Enfant entre vos bras et lui donnez vos mammelles (le sein). Il mange le lait de l'humilité » (28).

(26) OEA XIII 62.

(27) OEA XV 17.

(28) OEA XVII 116.

Le Chanoine Lemaire lui-même nous le dit : « Je n'ai retenu qu'un très petit nombre d'images du Cantique dans le choix des 412 textes, parce qu'elles sont loin de notre goût actuel. Nous ne sommes plus assez simples et elles pourraient même choquer des lecteurs non prévenus » (29).

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de citations et d'allusions au Cantique dans l'Introduction à la Vie Dévote, nous y retrouvons les mêmes dominantes salésiennes du Traité, mais moins appuyées.

En effet, les commentaires dans le « Traité de l'Amour de Dieu » sont de beaucoup les plus vivants, ils occupent une place très importante et la persistance de l'impression donnée par une image est tellement poursuivie tout au long des chapitres qui suivent que l'on peut dire que l'Epoux et l'Epouse du Cantique sont constamment « présents » dans tout le livre.

Et si l'on va consulter le premier manuscrit du Traité, cette impression devient encore plus saisissante ; l'on se demande vraiment si à l'origine, le Traité n'a pas été envisagé lui-même comme un « commentaire » du Cantique des Cantiques. Il semble bien en effet que, à côté de Philothée et donc avant Théotime (qui ne se trouve que dans l'édition définitive), il y a eu en bonne place Sulamite, l'Amante sacrée, l'Epouse du Cantique.

C'est là en effet qu'elle semble comme avoir acquis une nouvelle personnalité, une teinte toute salésienne ; saint François prend plaisir à la faire revivre, à la décrire, à lui parler et à nous inviter à bien faire attention à elle : c'est un vrai commentaire « sur le vif », car tous les personnages sont vivants et plein d'ardeur :

(29) Lemaire o.c. page 29.

« J'entends, dit-elle, la voix de mon Bienaimé... voyez un peu comme elle bouillonne... » — « Oyez cette sainte Sulamite : elle veut d'abord embrasser son époux avant que de l'avoir même salué, elle ne fait point d'avant-propos. Mais ayez compassion à sa passion : elle est transportée d'amour » (30). Il nous demande l'indulgence... Comment pourrions-nous refuser ?

Un peu plus loin : « Vois la sainte Sulamite des Cantiques, comme elle est doucement sommeillante, attentive, avec une suavité non pareille à la présence de son Epoux »... François se met à tutoyer son lecteur... (31).

Puis, à certain moment, on ne sait plus qui est vraiment la Sulamite, Madeleine au pied de Jésus, ou Marie, la parfaite Epouse « Son Bienaimé est tout à elle et elle est toute à lui » (32), c'est aussi Anne, mère de Samuel... c'est sans la nommer sainte Jeanne de Chantal, c'est la bienheureuse Vierge Thérèse « l'une des plus grandes Sulamites de cet âge » (33) et enfin c'est lui-même : « Tirez-moi, je courrai à la suite de vos attraits et me jetterai dedans votre sein pour n'en bouger des siècles et des siècles » (34).

Plus loin nous la retrouvons, toute blessée d'amour (35), écoutant les paroles de son Bienaimé :

« Je suis dedans ton cœur et sur ton cœur
car j'en suis l'habitateur et le maître ;
je suis emmi ton cœur
comme le cœur de ton cœur ;
mais je veux être encore sur ton cœur

(30) OEA V 392.

(31) OEA V 395.

(32) OEA V 394.

(33) OEA V 396.

(34) OEA V 408.

(35) OEA V 415.

comme le chef de ton cœur
afin que rien n'y entre que ce que j'y mettrai
et que seul je le possède parfaitement » (36).

Paroles que notre saint désirerait très fort que nous les entendions à notre tour et veut mettre tout en œuvre pour mettre en nous ce désir. Dans le Cantique des Cantiques, il s'est tellement assimilé ce chant d'amour que toute son expression en est pénétrée, il est devenu à son tour le vrai « chancre de l'Amour de Dieu ».

Mais il veut que nous chantions à notre tour possédés par cet amour et c'est le motif du Traité ; c'est pourquoi ce livre qui commence par le Cantique se termine aussi dans son climat.

« Le Saint-Esprit enseigne que les lèvres de la divine Epouse, c'est-à-dire de l'Eglise... » voilà les premiers mots, et avant de fermer le livre, François nous fait une pressante invitation à imiter la Sulamite par ces « traits amoureux » que notre cœur doit lancer constamment vers le Bienaimé, ce sont les « oraisons jaculatoires » (37), expression curieuse dans laquelle la prière devient parole amoureuse, flèche qui va droit au cœur.

Assimilation qui est en même temps l'accomplissement de la mission « allégorique » du Cantique puisque l'Epoux, c'est Jésus-Christ.

« Hé Seigneur, je suis vôtre ;
Mon Ami est mien et moi je suis sienne ;
Ma vie c'est Jésus-Christ... » (38).

(36) OEA V 431.

(37) « Oraissons jaculatoires = prières en formes de traits (de flèches), de « jaculum = flèche » qui vont au cœur : élans du cœur. cf l'essentiel en OEA III 73/94/100. Il s'agit ici de l'enseignement fondamental salésien sur la prière.

(38) OEA V 487.

III. — ANALYSE DU COMMENTAIRE SALESIEN DU CANTIQUE

a) Le Prologue

Avec toute la Tradition, saint François de Sales attribue le Cantique à Salomon et nous dit que ce Cantique est une « description des amours du Sauveur et de l'âme dévote » et pour cela, « il emploie une perpétuelle représentation des amours d'un chaste berger et d'une pudique bergère » (39).

Dès le début et sans attendre, la « pudique bergère » n'a qu'un seul désir, exprimé par des « soupirs », celui de recevoir de son « chaste berger » « un baiser de sa bouche ».

Il nous explique ensuite que le baiser « est le signe de l'amour et dilection », « vive marque de l'union des cœurs » qui est « l'amour parfait » :

« N'avez-vous pas remarqué, Théotime, que l'Epouse sacrée exprime son souhait d'être unie avec son Epoux, par le baiser, et que le baiser représente l'union spirituelle qui se fait par la réciproque communication des âmes ?

Certes c'est l'homme qui aime, mais il aime par la volonté, et partant, la fin de son amour est de la nature de sa volonté : mais sa volonté est spirituelle, c'est pourquoi l'union que son amour prétend est aussi spirituelle, d'autant que le cœur, siège et source de l'amour, non seulement ne serait pas perfectionné par l'union qu'il aurait aux choses corporelles, mais en serait avili » (40).

Saint François explique longuement la raison de cet « avilissement » en développant la notion de l'extase, considérée comme une forme aiguë de la tension de

(39) OEA IV 50.

(40) OEA IV 55.

nos facultés qu'il distingue en trois sortes « d'actions amoureuses : les spirituelles, les raisonnables et les sensuelles » qui ne peuvent s'exercer chacune sans provoquer l'inhibition des deux autres. Il faut donc en amour donner la première place au cœur qui est sa source et son siège : « L'amour est comme le feu duquel plus la matière est délicate, aussi les flammes en sont plus claires et belles » (41).

L'amour tendant à l'union, il semble donc normal que plus cet amour sera fort, plus le désir d'union sera grand et comme « tous les mots amoureux sont tirés de la ressemblance qu'il y a entre les affections du cœur et les passions du corps » (42) qu'il soit exprimé par le geste du baiser.

C'est pourquoi ce premier verset du Cantique exprime d'une manière audacieuse le profond désir de l'homme de connaître Dieu et de s'unir à Lui : désir éternel « Le Désir des Collines éternelles », désir inscrit au cœur de « tout homme venant en ce monde » de cette Incarnation, par laquelle la nature divine en s'unissant à la nature humaine en la Personne du Fils de Dieu a décidé, réalisé et opéré et la Volonté de Dieu et le Salut de la Création (43).

Et saint François de penser au grand bonheur qu'eut la nature humaine de Jésus au moment où elle fut unie à la nature divine, en ce jour de l'Annonciation « dans les entrailles de la glorieuse Vierge » (44). « O quels actes de parfaite charité, de profonde humilité ne produisit-elle pas (l'âme de Notre Seigneur) en ce même instant de cette sacrée et incomparable union qu'elle

(41) OEA IV 61.

(42) OEA IV 347.

(43) OEA IX 422 cf Gen 49/26.

(44) OEA X 44.

eut avec le Verbe Eternel à l'heure même de l'Incarnation ! » (45).

Ainsi le désir de l'Epouse est vrai, il est authentique, non seulement dans ce qu'il signifie, mais aussi dans ce qu'il est, dans son expression même. Ne pourrait-on pas amorcer ici une réflexion sur le sens profond de tous nos gestes ? Si autrefois le spectacle de deux amoureux a su inspirer l'Ecrivain Sacré dans une prophétie non seulement réalisée, mais reprise et illustrée ensuite par le Christ Jésus, pensons à la Parabole des Vierges folles et des Vierges sages, au Festin Nuptial, etc... pourquoi aujourd'hui ne pourrions-nous chercher la valeur christique de notre comportement actuel ? Et ne sera-t-il pas mieux capable de témoigner en fonction de son authenticité ? Et quelque sorte, ce qu'il signifiera alors sera déjà un peu réalisé.

Peut-être sommes-nous davantage tentés aujourd'hui d'oublier que notre vrai bonheur n'est pas en l'homme mais en Dieu, à la condition que le commandement de l'Amour de Dieu soit intimement lié à celui de l'amour du Prochain, que le dialogue avec l'homme est bon, dans tous les sens du terme s'il est signe du dialogue avec Dieu.

Peut-être aussi avons-nous trop considéré notre corps comme un vil instrument, oubliant l'unité profonde de notre être et gênant par conséquent la vraie possibilité d'aimer, puisque c'est à notre cœur que revient, de droit et de fait, la belle fonction de l'épanouir et de le préparer à la résurrection, parce que déjà dans son élan, l'Epouse est persuadée que l'Amour est plus fort que la mort.

(45) OEA IX 7.

b) Premier poème (Le Bonheur de la Présence)

Mais ce baiser tant désiré, la Sulamite ne l'a pas reçu ; d'ailleurs François, presque malicieusement, lui avait posé la question : « Est-ce que ce n'est pas trop demander ? » A quoi sans même chercher à répondre, elle réitère sa demande : « Oui, donnez-le moi ce baiser d'union, ô le cher ami de mon âme ». Et s'adressant à nous :

« Ce désir est juste, Théotime, car qui ne désirerait un bien si désirable ? mais ce serait un désir inutile, bien plus et qui ne servirait que d'un continuel martyr à notre cœur, si nous n'avions assurance de le pouvoir un jour assouvir » (46).

C'est pourquoi, cherchant en elle-même une raison, elle se regarde : certes son teint n'est pas blanc ni délicat, mais cela n'a rien à voir avec la beauté : « Je suis noire, mais je suis belle » affirme-t-elle.

D'ailleurs ce n'est pas sa faute, car c'est bien l'amour lui-même qui l'a rendue ainsi « hâlée et noirâtre ». Non, il doit y avoir une autre raison, ce n'est pas à cause de cela que le Bienaimé n'a pas répondu.

Elle le cherche donc et lui demande où il pourrait bien se trouver. Et mystérieusement voilà qu'il lui répond. Oui, lui dit-il, tu es vraiment belle, et même je crois que tout est beau : est-ce à cause de l'amour ? Et derrière toutes les beautés de la Création se trouve une merveille plus grande encore dont elle aura un jour une « entière connaissance » et qui rayonnera davantage encore sa beauté.

Rien qu'à entendre cette voix, l'Épouse est déjà comblée : un grand repos l'envahit, elle est dans la paix

(46) OEA IV 139.

de l'Amour : « Aussi est-elle Sulamite, toute paisible, toute tranquille et repos » (47). Sulamite, on le sait, féminin de Salomon, veut dire la « pacifique ».

Ainsi, doucement heureuse, le Bienaimé la trouve encore plus belle et un doux dialogue s'engage qui mènera l'Epouse dans une ivresse où, se sentant défaillir, elle demandera secours à ses compagnes. Car celles-ci, curieusement du reste, ne les auront pas quittés.

« Pour cela, au Cantique, l'Epoux divin et l'Epouse céleste représentent leurs amours par un continuel devis ; que si leurs amis et amies parlent parfois emmi leur entretien, ce n'est qu'à la dérobee et de sorte qu'ils ne troublent point leur colloque » (48).

Les compagnes sont prêtes à intervenir, mais, est-ce rêve ou réalité, la Bienaimée se sent entre les bras de l'Epoux qui leur demande de la laisser ainsi endormie.

c) Deuxième poème (La ferveur de l'Amour)

Que s'est-il passé ? Le Bienaimé s'est-il absenté ou s'est-elle réellement endormie, perdant la notion de sa présence ? Toujours est-il qu'elle l'entend venir, qu'elle le voit et que maintenant il lui parle à nouveau.

Notre saint se réjouit de ce spectacle : « Voyez un peu comme elle bouillonne en variété d'affections... Voilà bien des affaires, ô sainte Sulamite en un seul moment » (49).

C'est le Bienaimé qui l'invite, qu'elle se dépêche donc pour venir avec lui ; c'est maintenant le printemps :

(47) OEA IV 331.

(48) OEA IV 304.

(49) OEA V 392.

tout est joie et beauté. Quant à lui, il met tout son plaisir à la regarder et à entendre le son de sa voix.

Toute heureuse de cette invitation, mais semble-t-il, sans réagir, elle ne sait que dire : « Mon cher ami est tout à moi et moi je suis toute à lui » (50).

Alors le même phénomène se reproduit, dès que la Sulamite s'abandonne à son bonheur, elle perd aussitôt le sentiment de sa présence (à moins qu'il ne se soit retiré) : elle l'appelle : « Reviens... » mais en vain !

Et la nuit, ne trouvant pas de repos, elle se lève et court à sa recherche ; elle rencontre les sentinelles et leur demande : « N'avez-vous pas vu le Bienaimé de mon âme ? »

Et elle le trouve ; il semble qu'elle se soit jetée entre ses bras et qu'elle ne veuille plus le lâcher : « Je le tiens et ne le lâcherai point jusqu'à ce que je ne l'aie introduit dans la maison de ma mère ».

« Voyez-vous, nous dit saint François, elle ne pense rien moins cette Epouse que de tenir son Bienaimé à sa merci comme un esclave d'amour ; dont elle s' imagine que c'est à elle de le mener à son gré et l'introduire au bienheureux séjour de sa mère où néanmoins elle sera introduite par lui... » (51). Et il continue joliment : « L'esprit pressé de passion amoureuse se donne toujours un peu davantage sur ce qu'il aime et l'Epoux même confesse que sa Bienaimée lui a ravi le cœur, l'ayant lié par un seul cheveu de sa tête, s'avouant son prisonnier d'amour ».

En effet, il s'est laissé faire et la retrouvant endormie à nouveau, il demande à ses compagnes de la laisser reposer ainsi. Il semble que l'excès d'ardeur ait produit les mêmes effets que l'excès de bonheur.

(50) OEA IV 278.

(51) OEA IV 188.

d) Troisième poème (La Joie de l'Époux)

Il semble bien qu'il y ait une progression entre les différents poèmes ; en effet, dans le premier poème la Sulamite manifeste son amour qu'elle a peur de perdre ensuite : on s'attend à de nouvelles épreuves pour voir si l'Épouse va rester « fidèle ». Mais entre temps, et comme pour mieux préparer la scène qui suivra, il semble qu'il y ait comme un « intermède ».

On assiste à ce qu'on pourrait appeler une « liturgie de l'amour » où c'est au Bienaimé à tenir la partie principale. En effet, le berger et la bergère sont soudain devenus roi et reine, à l'un la force et la puissance et à elle la beauté et la grâce.

Le Berger-roi, Salomon le pacifique, n'a plus d'yeux que pour sa Bienaimée : « Que tu es belle... » et il se met à la décrire minutieusement. Ensuite, tout naturellement il l'invite une seconde fois, mais avec tant d'insistance qu'il se surprend à déclarer son amour : « Vous avez navré mon cœur, ma sœur, mon épouse ».

Et saint François, tout en écoutant l'Époux, jette un coup d'œil sur elle et souligne sa coquetterie toute spontanée :

« L'Épouse sacrée fermait l'un de ses yeux, afin d'unir plus fortement sa vue en l'autre seul, et viser plus justement par ce moyen au milieu de son cœur... elle-même tient sa perruque (ses cheveux) tellement plissée et ramassée dans sa tresse qu'elle semble n'avoir qu'un seul cheveu, duquel elle se sert comme d'une chaîne pour lier et ravir le cœur de son Époux » (52).

Elle le laisse ainsi continuer, toute comblée, heureuse

(52) OEA V 324.

qu'il ait enfin correspondu à son amour et bien saisi qu'elle était toute à lui. C'est alors qu'à son tour elle l'invite, « qu'il vienne en son jardin et qu'il mange du fruit de ses pommiers ».

Et l'Epoux est venu, mais il en était si content qu'il a en même temps invité tous ses amis : « Mangez, mes amis et buvez et vous enivrez, mes très chers ». Un grand festin est organisé !

e) Quatrième poème (La Grande Epreuve !)

Toute heureuse de se trouver ainsi en joyeuse compagnie, l'Epouse encore une fois s'est assoupie, mais elle fait des efforts pour ne pas se rendormir et perdre à nouveau son Bienaimé : « Je dors, se dit-elle, mais mon cœur veille ! » Mais il semble qu'elle n'a pas pu résister longtemps.

Voilà à nouveau l'Epoux qui l'appelle ; que s'était-il passé ? Il est bien difficile de le dire, toujours est-il qu'il est à la porte et qu'il frappe : « Dépêche-toi de m'ouvrir, j'ai les cheveux tout pleins de rosée... »

C'est la nuit et, mal réveillée, elle réagit mal, ne réalise pas ce qui se passe, et quand elle se lève, dans son empressement, elle ne sait pas comment s'habiller, toute émue et nerveuse ; « elle renverse le vase de myrrhe » nous dit saint François de Sales, et quand elle est à la porte, trop tard, il est déjà parti !

C'est alors que le rêve devient cauchemar... elle ouvre la porte, court après lui, retrouve les gardes de la ville, qui cette fois-ci se moquent d'elle, mais elle « toute éperdue » de douleur, leur crie son grand amour pour son Bienaimé... « Si vous le voyez, dites-lui que je languis d'amour pour lui ! ».

Puis ce sont les Filles de Jérusalem, qui la voyant

dans un tel état, l'interrogent : faut-il qu'il soit beau pour éveiller un tel amour !

— Et oui, leur répond-elle, « il est beau à merveille » et elle se met à le décrire si fort qu'à mesure son amour s'intensifie : « O que mon Bienaimé est beau, que je l'aime, il est mon très cher ».

— Alors, pourquoi n'est-il pas là ? Où est-il donc allé ? Lui demandent-elles. Mais elle ne les entend plus, car même s'il était parti très loin, le voilà maintenant présent en son cœur, et va répétant sans cesse :

« Je suis à mon Bienaimé
et mon Bienaimé est à moi... ».

f) Cinquième poème (Unique Bienaimée !)

Son cœur avait raison, car l'Époux est là, le voilà qui se montre et s'empresse vers elle : « O ma Bienaimée, que tu es belle ! » Il se met à contempler son visage et sent qu'il ne sera pas assez fort pour résister à tant de grâce, il est conquis : « Détourne tes yeux de dessus moi... »

Et comme tout à l'heure elle avait dit qu'elle l'avait choisi « entre mille », avait-il entendu ?, à son tour, il lui répond qu'elle est son Unique, son unique colombe.

Et voilà qu'à mesure qu'il la regarde, il s'émerveille... Alors, elle, soit amoureuse vengeance ou feinte capricieuse, fait mine de s'écarter. C'est alors qu'il la rappelle, et irrésistiblement, elle revient. Maintenant on dirait qu'elle s'est mise à danser : « Que tes pas sont beaux... que tu as de bienséance en ton marcher ! » Et il se met à la décrire tout comme elle l'avait fait de lui tout à l'heure...

Il semble que le rythme gagne en intensité et lui

se met à exprimer son désir en la comparant à un palmier.

« Les cheveux de l'Épouse, nous explique alors François de Sales, sont comme les élates des palmiers qui enveloppent les feuilles. Quand ils s'ouvrent, les fleurs apparaissent toutes blanches. De même, quand les cheveux de l'Épouse sont séparés, apparaît la remarquable beauté de son visage, tel un bouquet de fleurs, avec une telle blancheur de teint que sa chevelure semble noire comme jais ».

Une seconde fois elle l'invite : « Venez, sortons aux champs... » Mais là voilà de nouveau entre les bras de l'Époux qui, regardant les Filles de Jérusalem, leur demande de ne pas l'éveiller.

Leur amour est parfait, lui de bienveillance et elle de complaisance.

g) Conclusion (L'amour fort comme la mort)

Cette dernière partie est pleine de mystères et de problèmes et chaque verset offre de multiples interprétations.

Mais pour François de Sales, c'est le dialogue amoureux qui continue et l'Époux qui est Jésus-Christ rappelle à sa Bienaimée l'histoire de son amour depuis la faute d'Adam et d'Eve.

« Mets-moi comme un cachet sur ton cœur
et comme un sceau sur ton bras... ».

Ainsi il voudrait que le cœur de sa Bienaimée, c'est-à-dire son amour et que ses bras, c'est-à-dire toute sa vie, toutes ses actions, soient pour lui, rien que pour Lui.

N'a-t-il pas prouvé par sa Résurrection que l'Amour est plus fort que la Mort ?

Puis, Il raconte comment Il choisit Marie et Joseph pour venir « ça bas en terre » : « Notre sœur est petite... » c'est la sainte Vierge qui avait fait le vœu de virginité, « elle ne pense pas au mariage, elle n'a ni sein ni soin pour cela ». Saint Joseph était là pour la protéger et permettre au mystère de l'Incarnation de se réaliser.

Et même la dernière phrase, énigmatique dans la traduction d'alors : « Fuis, c'est-à-dire viens... » c'est l'Ascension de Notre Seigneur dont il nous livre son ingénieuse explication : « Le chevreuil lorsqu'il fuit, regarde en arrière, ainsi que le faon des biches lequel cependant, bien qu'il monte en sautant, regarde à chaque instant où il a laissé sa mère... »

« Le Cantique des Cantiques, nous dit-il, c'est l'épithème, le chant de Noces de l'Eglise et du Christ. Salomon commence par un souhait d'union : — Qu'il me baise, qu'il vienne et s'unisse à moi par l'Incarnation, dans laquelle la Sagesse sortant de la bouche du Très-Haut, s'unit à notre chair... Et il finit par l'Ascension : « Fuis, dit-il, mon Bienaimé et sois semblable chevreuil et au faon des biches sur les montagnes des arômes » (53).

IV. — THEOLOGIE DU CANTIQUE DES CANTIQUES

a) L'Epoux, c'est le Christ

« L'amour est l'abrégé de toute la théologie » affirme saint François de Sales (54) ; Docteur de l'Eglise, il nous invite et ici, plus spécialement à l'occasion du Cantique des Cantiques, à réfléchir plus profondément sur les relations fondamentales entre la théologie et l'amour.

Il est du reste étonnant de constater comment il a su merveilleusement enfermer toute la « sainte doctrine » dans cet écrin précieux d'une délicate histoire d'amour.

Qu'est-ce que la théologie sinon la science de Dieu ? Et qu'est-ce que l'amour, sinon un des attributs divins dont saint Jean nous dit que « Dieu est amour » et avec une telle insistance que nous avons le droit et le devoir de nous demander si vraiment la théologie ne serait pas la vraie science de l'Amour ?

Et pourquoi ne demanderions-nous pas alors à l'amour lui-même qui est Dieu ? Saurons-nous avoir des yeux et un cœur capables d'un tel regard et d'une telle question ? N'est-ce pas en définitive la question que nous pose le « Cantique des Cantiques » ?

b) La Création d'un Homme

Le mystère de l'Incarnation rejoint le mystère de toute création pour le commander et ensuite le motiver : « Je suis venu pour qu'ils aient la Vie, et la Vie plus abondante... » Et comment la vie peut-elle

(54) OEA V 62.

surabonder sinon dans et par l'amour. Il semble alors, en relisant les étonnantes pages salésiennes sur le motif de l'Incarnation que tout dans le monde doit concourir, comme il l'a fait jusqu'à l'heure bénie de l'Annonciation, à mieux percer le mystère de l'être de Jésus. Comment depuis la première cellule de matière, depuis la première vie, depuis la première conscience d'exister et depuis le premier geste d'amour, tout dans l'évolution de l'Univers se soit orienté à la réalisation d'un cœur capable de Dieu, d'un cœur capable d'aimer comme Dieu. « On ne plante la vigne que pour le Fruit » et ce Fruit, c'est l'Amour Incarné, Jésus le Fils Bienaimé, uni indissolublement à la Nature Humaine, encore plus fortement que ce couple de l'Homme et de la Femme « qui ne feront désormais plus qu'une seule chair » parce que justement il est sacrement de cette Union du Christ et de son Eglise, union intime du « Corps mystique de Jésus », à l'image de son mystère même de l'union de la nature humaine et divine en la personne du Verbe.

On comprend alors que cette union, à l'heure de l'Incarnation nous soit présentée comme le fruit d'une extase, comme la promesse réalisée d'un baiser et comme enfin l'accomplissement d'une Parole, ces trois facettes essayant de saisir l'Amour dans son mystère ineffable.

Oui, cet Homme qui est Jésus a été créé par l'amour et pour l'amour et Dieu en lui a expérimenté si ce qu'il avait fait était bon, très bon, pour lui, c'est-à-dire pour l'Amour, afin de communier à son propre mystère.

Dieu est Amour parce qu'Il sont Trois Vivants admirablement Unis dans un seul Amour... et nous, nous

ne savons pas que, quand nous aimons vraiment, c'est justement cette « image de Dieu » en nous qui commence à vibrer, à vivre au propre rythme divin.

c) Douleur et Joie de l'Amour

Mais cet homme que Dieu a voulu ainsi capable de l'Amour doit opérer lui-même sa propre capacité à aimer et cela jusqu'à la mystérieuse mutation de la mort : « l'Amour est plus fort que la mort ». Cette phrase est sous-tendue à chaque mouvement de l'Epouse et de l'Epoux et c'est l'amour qui réalise cette étonnante acceptation généreuse de la mort dans l'élan de son geste même : l'homme est « extase » : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ».

Et l'amour a été jusqu'au bout, il a totalement brisé et ravalé ce corps dans la douleur affreuse et insupportable, Il nous a conduits dans la Passion du Christ à la limite de l'Intolérable Anéantissement du Corps pour le faire ensuite et enfin éclater dans la Joie. Mais l'Amour va plus loin et veut même nous faire deviner la joie au sein même de la douleur et le Cantique nous invite à admettre que la couronne de Jésus était une couronne même si elle était une couronne d'épines et que les épines étaient de vraies épines. Et tout cela parce que l'Amour le voulait !

Avec le Cantique, nous refaisons le chemin douloureux de la Passion dans l'intense compassion et condoléance de l'Epouse ; mais à la douleur de Jésus s'ajoute la souffrance de ne pouvoir correspondre et donc de ne pouvoir sentir la joie ou même la pressentir, et pourquoi sinon parce que nous sommes encore

alourdis par un curieux sommeil. C'est l'Amour aussi qui réveille !

d) La résurrection de l'Amour

Il n'y a qu'un homme qui a su aimer et c'est Jésus et cela simplement parce qu'il a aimé au-delà de la mort, sur les bords d'un lac, quand il a demandé à saint Pierre par trois fois : « M'aimes-tu ? »

Ainsi encore plus qu'avant, le cœur de Jésus était désireux de l'amour des hommes ; l'amour plus fort que la mort et chaque fois que nous aimons vraiment c'est notre cœur que nous préparons à la résurrection.

« J'ai ôté mes habits, comment m'en revêtirai-je ? » Saint François nous montre alors Jésus s'habillant de son corps ressuscité et accomplissant la réponse : « Oui, c'est bien moi... »

C'est pourquoi le mystère de l'Eglise est devenu inséparable du mystère de la Présence du Ressuscité.

Oui, l'Amour existe et ne cesse de désirer rassembler et faire vivre tous les amours en les alimentant au vrai Amour, à celui de Jésus.

Or saint François a le don de nous avertir de cette présence de Jésus. Présence non seulement intérieure, mais cosmique, universelle, concrète et réelle. « Non, ceci n'est pas une imagination, mais une vraie vérité ; car encore que nous ne Le voyons pas, si est-ce que de là-haut, il nous considère : saint Etienne le vit ainsi au temps de son martyre... » (55).

Il faut donc que notre foi en l'amour rejoigne cette Foi en l'Amour Incarné et vivant maintenant sa vraie vie, celle que nous désirons vivre un jour.

(55) OEA III 76.

Or, n'est-ce pas l'amour Lui-même qui va aviver notre Foi et lui donner non seulement des yeux, mais un cœur capable d'aimer comme Il aime maintenant, et pas seulement comme Il a aimé autrefois.

Joie de la Résurrection, mais pas seulement à Pâques parce que pour celui qui aime, c'est toujours le Printemps ; c'est alors que toute vie est Chant et Louange au Dieu d'Amour.

e) L'Action de Grâce

Qu'est-ce que l'Eucharistie, sinon la possibilité d'aimer en Jésus et de l'aimer intimement : « L'amour désire le secret »... mais peu après il ne peut s'empêcher de rayonner comme délivré de tout respect humain.

Par deux fois le mystère de l'Eucharistie est évoqué dans le Cantique, mais il est aussi fortement présent dans l'explication mystique du « manger et du boire ». Ainsi le Sacrement est acte d'union, geste d'amour et participation au mystère même de la vie, de la nourriture et de l'énergie vitale.

Action de Grâce que l'Eucharistie, parce que nous dit saint François de Sales, c'est déjà comme un « baiser » par lequel « nous recevons le sang du Sauveur en sa chair et sa chair en son sang... à notre bouche corporelle » et précise-t-il « afin que nous sachions qu'ainsi nous applique-t-il son Essence divine au Festin Eternel de la Gloire ». Action de grâce, donc et « merci » joyeux de l'Amour, car par l'Eucharistie nous recevons « des arrhes » de l'union en plénitude.

Mais bien sûr, il ne s'agit pas seulement d'un bonheur « personnel » ; car dans le Sacrement se trouve impliqué indissociablement le mystère même de l'Amour

dans son effort d'union, de réunion, dans sa pédagogie au mystère même de l'Eglise : Il ne se donne à moi que parce qu'il veut se donner à tous et l'ampleur universelle de la Communion eucharistique est fonction de la profondeur de son intensité intérieure : l'amour sera-t-il capable de nous faire comprendre la vérité de ce paradoxe ?

f) Richesse de l'Amour

Sans entrer dans la polémique, le Cantique des Cantiques pose un problème dans tout ce qui peut nous choquer et heurter. Saint François de Sales était-il si naïf que cela et devons-nous seulement l'excuser ? Ce serait bien trop facile et confortable. Non, le « Cantique » est et restera un chant d'amour, un chant de l'amour humain dont l'ardeur, la force et le lyrisme se trouvent tout orientés vers Dieu.

Le Cantique veut-il sauver l'amour ? ou n'est-il qu'un joli prétexte pour exprimer de curieuses expériences mystiques ? Gardons-nous de croire qu'il faudrait douter de la valeur de tout ce qui peut nous éveiller à la connaissance de Dieu. Car, non seulement l'amour possède nous dit François de Sales les « mêmes propriétés » en Dieu comme en l'homme, mais tous nos gestes, tout ce qui vit et s'exprime, vit et s'exprime toujours au-delà de son immédiate motivation, vers Dieu.

Autre richesse aussi, l'amour quand il est vécu pleinement, nous ramène toujours à l'origine comme à la fin, de sorte que tout ce que nous vivons ainsi est préservé de la corruption, de l'ennui et de la mortelle indifférence.

Le mystère du « Cantique des Cantiques » rejoint donc bien celui de l'homme qui ne peut trouver le vrai bonheur qu'à condition de n'y pas penser et goûter le vrai plaisir qu'en y renonçant : l'homme n'a jamais été fait pour lui-même, mais pour se donner.

C'est pourquoi l'amour et la mort se ressemblent presque aussi fortement qu'ils s'opposent et que dans toute extase la mort est là comme l'amour ; et si l'on parle du « baiser de la mort » nous ne pouvons oublier l'odieux baiser de Judas qui tua le Christ ; c'est donc l'amour qui exprime le baiser et non l'inverse.

Mais depuis que le Cantique a chanté magnifiquement que l'amour est fort comme la mort, le Christ-Jésus, par sa résurrection, est venu nous apporter le vrai Amour, l'Amour plus fort que la Mort.

Conclusion

Jésus est l'Alpha et l'Oméga du Cantique des Cantiques : telle est la question que pose ce commentaire Salésien, non seulement aux exégètes, mais aussi aux théologiens. C'est par ces mots qu'il commençait son « Traité de l'Amour de Dieu » citant le « Cantique » — « afin qu'on sache que toute la doctrine qu'elle annonce (l'Eglise) consiste en la sacrée dilection », c'est-à-dire en l'Amour.

N.B. : Dans ce commentaire qui suit, nous avons réuni plusieurs textes de saint François de Sales par verset. Le plan choisi est celui proposé par « Robert et Tournay » qui a été préféré par commodité (56).

(56) Robert et Tournay : « Le Cantique des Cantiques ». Etudes Bibliques. Lecoffre, Paris, 1963.

DEUXIEME PARTIE

VERSION ET COMMENTAIRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

« Tu trouveras, cher lecteur, que quelquefois je cite la Sainte Ecriture en autres termes que ceux qui sont portés en l'édition ordinaire : ô vrai Dieu, ce n'est pas pour me départir de cette édition-là que le Saint-Esprit a autorisé au sacré Concile de Trente, et à laquelle nous sommes tous obligés de nous arrêter ; mais c'est pour employer les autres versions à son service lorsqu'elles expliquent et confirment son vrai sens » (1).

*
**

Nota bene : Pour mieux permettre de suivre verset par verset la lecture du Cantique des Cantiques, on a composé en italique la traduction salésienne du texte biblique, il est ainsi mieux dégagé du commentaire proprement dit ; cependant le commentaire lui-même contient de nombreuses versions de traduction.

(1) OEA IV 9. Il s'agit ici d'un choix de textes, les citations sont en fait bien plus nombreuses ; nous en trouvons le détail dans OEA XXVII 246 ss.

PROLOGUE

Le Grand Salomon décrit d'un air délicieusement admirable les amours du Sauveur et de l'âme dévote, en ce divin ouvrage que pour son excellence on appelle

1.1 LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

Et pour nous élever plus doucement à la considération de cet amour spirituel qui s'exerce entre Dieu et nous, par la correspondance des mouvements de nos cœurs avec les inspirations de sa divine majesté, il emploie une perpétuelle représentation des amours d'un chaste berger et d'une pudique bergère (2).

La divine amante, jetant un profond soupir, se prit à dire :

1.2 Qu'il me baise, ce cher ami de mon âme,
Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! (3).

Voyez-vous comme l'âme en la personne de cette bergère ne prétend, par le premier souhait qu'elle exprime qu'une chaste union avec son Epoux, comme protestant que c'est l'unique fin à laquelle elle aspire et pour laquelle elle respire ; car je vous prie, que veut dire autre chose ce premier soupir ?

Le baiser de tout temps, comme par instinct naturel, a été employé pour représenter l'amour parfait, c'est-à-dire l'union des cœurs et non sans cause. Nous faisons sortir et connaître nos passions et mouvements que

(2) OEA IV 50.

(3) OEA X 44.

nos âmes ont de commun avec les animaux, en nos yeux, en nos sourcils, au front et en tout le reste du visage. « On connaît l'homme au visage » dit l'Écriture (Eccl. 19, 26) ; et Aristote, rendant raison de ce qu'à l'ordinaire on ne peint sinon la face des grands hommes : « C'est d'autant, dit-il, que le visage montre ce que nous sommes ».

Mais pourtant nous ne répandons nos discours et les pensées qui procèdent de la raison et par laquelle nous sommes différents d'avec les animaux, sinon par nos paroles, et par conséquent, par le moyen de la bouche ; si que verser son âme et répandre son cœur n'est autre chose que parler. « Versez devant Dieu vos cœurs » dit le Psaume 61.9, c'est-à-dire exprimer et prononcez les affections de votre cœur par paroles. Et la dévote mère de Samuel, prononçant ses prières, quoique si bellement qu'à peine voyait-on le mouvement des lèvres : « J'ai répandu mon âme devant Dieu » (1 r. 1).

En cette sorte on applique une bouche à l'autre quand on se baise pour témoigner qu'on voudrait verser les âmes l'une dedans l'autre réciproquement pour les unir d'une union parfaite, et pour cela en tous temps le baiser a été le signe de l'amour et dilection.

Ainsi fut-il employé universellement entre les premiers Chrétiens, comme le grand saint Paul témoigne quand il dit aux Romains et aux Corinthiens : « Saluez-vous mutuellement les uns les autres par le saint baiser » (R. 16.16 I Cor. 16.20, II Cor. 13.12), et comme plusieurs témoignent, Judas, en la prise de Notre Seigneur, employa le baiser pour le faire connaître, parce que ce Divin Sauveur baisait ordinairement ses disciples quand il les rencontrait, et non seulement

ses disciples, mais aussi les petits enfants qu'il prenait amoureusement entre ses bras, comme il fit celui par la comparaison duquel il invita si solennellement ses disciples à la charité du prochain... (Mc 9.35-10.16, Mt 18.1 - 26.48).

Ainsi donc le baiser étant la vive marque de l'union des cœurs, l'Épouse qui ne prétend en toutes ses poursuites que d'être unie avec son Bienaimé : — Qu'il me baise, dit-elle, d'un baiser de sa bouche ; comme si elle s'écriait :

Tant de soupirs et de traits enflammés
que mon amour jette incessamment
m'obtiendront-ils jamais ce que mon âme désire ?
Je cours, hé, n'atteindrai-je jamais
au prix pour lequel je m'élançai
qui est d'être unie cœur à cœur, esprit à esprit,
avec mon Dieu, mon Époux et ma Vie ?
Quand sera-ce que je répandrai mon âme dans son
cœur
et qu'il versera son cœur dedans mon âme
et qu'ainsi heureusement unis,
nous vivrons inséparables ! (4).

Mais y a-t-il assez de convenance, ô la bienaimée du Bienaimé, entre vous et l'Époux, pour parvenir à l'union que vous désirez ? — Oui, dit-elle, donnez-le moi, ce baiser d'union, ô le cher ami de mon âme... (5).

Écoutez cette sainte Sulamite : elle veut d'abord baiser son Époux avant même que de l'avoir salué, elle ne fait point d'avant-propos. Mais ayez compassion à sa passion, elle est transportée d'amour : c'est pourquoi elle s'excuse en disant que les amours plus forts que le vin l'ont enivrée. Il faut lui pardonner si elle

(4) OEA IV 50.

(5) OEA IV 74.

commence sans méthode, car l'amour n'en a point d'autre que l'ardeur (6).

- 1.3 *Tes amours sont meilleurs que le vin
et plus odorants que les parfums.
Ton nom est le même parfum répandu ;
les jeunes filles t'ont aimé.*
- 1.4 *Tire-moi après, nous te suivrons
et courrons à l'odeur de tes parfums.*

Hélas, ô mon cher Epoux, mon ami, tirez-moi, je vous prie, et me prenez par dessous le bras, car je ne puis autrement aller ; mais si vous me tirez, nous courrons : vous, m'aidant par l'odeur de vos parfums, et moi, correspondant par mon faible consentement et odorant vos suavités qui me renforcent et me revigorent toute, jusqu'à ce que le baume de votre Nom sacré soit répandu en moi.

Voyez-vous, elle ne prierait pas, si elle n'était excitée, mais si tôt qu'elle l'est et qu'elle sent les attraits, elle prie qu'on la tire ; étant tirée, elle court, mais elle ne courrait pas si les parfums qui la tirent et par lesquels on la tire, ne lui avivaient le cœur par leur odeur précieuse ; et comme elle court plus fort et qu'elle s'approche de plus près de son céleste Epoux, elle sent toujours plus délicieusement les suavités qu'il répand, jusqu'à ce qu'enfin Lui-même s'écoule dedans son cœur par manière d'un baume répandu, de sorte qu'elle s'écrie :

O mon Epoux, vous êtes un Baume
versé dedans mon sein !
Ce n'est pas merveille
si les jeunes âmes vous chérissent (7).

Ainsi tirerons-nous le cœur de Dieu dedans le nôtre,

(6) OEA V 393.

(7) OEA IV 162.

et il y répand son baume précieux ; et ainsi se pratique ce que la sainte Epouse dit avec tant d'allégresse :

*Mon Roi m'a menée dans ses appartements ;
Nous sauterons de joie
Et nous nous réjouirons en lui et avec lui
De la souvenance de tes amours
Qui sont meilleurs que le vin ;
Les bons t'aiment et te prisent (8).*

*
**

Quand l'Epouse céleste veut exprimer l'infinie suavité des parfums de son divin Epoux :

Votre Nom, dit-elle, est un onguent répandu, comme si elle disait :

Vous êtes si excellemment parfumé qu'il semble que vous soyez tout parfum...

Ainsi l'âme qui aime Dieu est tellement transformée en la volonté divine qu'elle mérite d'être nommée plutôt volonté divine qu'obéissante ou sujette à la volonté divine : dont Dieu par Isaïe (Ch. 62) dit qu'Il appellera l'Eglise Chrétienne d'un Nom Nouveau que la bouche du Seigneur nommera, marquera et gravera dans le cœur des fidèles. Puis expliquant ce nom, il dit que ce sera « ma-volonté-en-icelle », comme s'il disait : parmi les vrais enfants du Sauveur (il) n'y aura qu'une volonté maîtresse, régente et universelle qui animera, gouvernera et dressera tous les cœurs (9).

*
**

(8) OEA XXVI 17.

(9) OEA V 78.

Les Pères considérant cette parole du Cantique des Cantiques que l'Epouse adresse à son Epoux : Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, disent que ce baiser qu'elle désire si ardemment n'est autre que l'exécution du mystère de l'Incarnation, baiser tant attendu et souhaité pendant une si longue suite d'années par toutes les âmes qui méritent le nom d'amantes (10).

Mais enfin ce baiser, qui avait été si longtemps refusé et différé, fut accordé à cette Amante sacrée, Notre Dame, laquelle mérite le nom d'Epouse et d'Amante par excellence au-dessus de toutes les autres. Il lui fut donné par son céleste Epoux au jour de l'Annonciation... au même moment qu'elle élança ce soupir très amoureux : — Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! Ce fut alors que cette divine union du Verbe Eternel avec la nature humaine, représentée par ce baiser, se fit dans les entrailles sacrées de la glorieuse Vierge.

Voyez de grâce, comme cette divine Amante exprime délicatement ses amours :

Qu'il me baise, c'est-à-dire, que ce Verbe
qui est la Parole du Père sortant de sa bouche,
vienne s'unir à moi par l'entremise du Saint-Esprit
qui est le Soupir Eternel de l'Amour
du Père envers son Fils et du Fils réciproquement
envers son Père.

Mais quand est-ce que ce divin baiser fut donné à cette Epouse incomparable ? Au même instant qu'elle répondit à l'Ange cette parole tant désirée : Qu'il me soit fait comme vous dites (Lc 1.38) (11).

*
**

(10) OEA IX 423.

(11) OEA X 44.

Ainsi dit cette âme sacrée : — Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, inspirant en moi le spiracle de la vie amoureuse... (12).

Baiser qui ne signifie autre chose que le doux repos de la contemplation, où l'âme, par une affection amoureuse, désengagée de toutes les choses de la terre, s'occupe à considérer et contempler les beautés de son céleste Epoux, sans se ressouvenir d'assister son prochain et le secourir en toutes ses nécessités ; à quoi ce divin Epoux, qui veut que la Charité soit bien ordonnée :

Tu désires, ma sœur, ma bienaimée
que je te baise d'un baiser de ma bouche
afin de t'unir à moi par la contemplation.
Certes tu as raison, c'est une chose très bonne,
très excellente et désirable que celle que tu
demandes,
mais ce n'est pas assez, car « tes amours sont
meilleurs que le vin »...

c'est-à-dire qu'il est meilleur d'assister le prochain... que d'être toujours occupée en de hautes contemplations, de sorte que quelquefois il faut quitter l'un pour l'autre. Je ne dis pas qu'il ne faille point méditer et contempler ; ô non certes... mais je dis qu'il faut faire l'un pour se rendre plus capable de l'autre (13).

*
**

Il est vrai qu'en attendant ce grand baiser d'indissoluble union que nous recevrons là-haut dans la gloire, il nous en donne quelques-uns par mille sentiments de son agréable Présence ; car si l'âme

(12) OEA V 379.

(13) OEA IX 465.

n'était pas baisée, elle ne serait pas tirée, ni ne courrait à l'odeur du Bienaimé.

Pour cela, selon la naïveté (l'original) du texte hébreu et selon la traduction des Septante Interprètes, elle souhaite plusieurs baisers : « Qu'il me baise, dit-elle, *des baisers* de sa bouche !

Mais d'autant que ces menus baisers de la vie présente se rapportent tous au baiser éternel de la vie future, comme essais et préparatifs et gages d'i-celui, la sacrée Vulgaire Edition a saintement réduit les baisers de la Grâce à celui de la Gloire, exprimant le souhait de l'amante céleste en cette sorte :

Comme si elle disait :

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche !
Entre tous les baisers, entre toutes les faveurs
que l'Ami de mon cœur ou le cœur de mon Ami
m'a préparés, hé, je soupire ni n'aspire
qu'à ce grand et solennel baiser nuptial
qui doit durer éternellement
et en comparaison duquel les autres baisers
ne méritent pas le nom de baisers
puisque'ils sont plutôt signe de l'union future
entre mon Bienaimé et moi
qu'ils ne sont pas l'union même ! (14).

(14) OEA IV 188.

PREMIER POEME

(1.5 - 2.7)

- 1.5 *Je suis noire, mais je suis belle,
O filles de Jérusalem,
comme les tentes de Cédar
et les pavillons de Salomon.*
- 1.6 *Ne prenez pas garde à ce que je suis brune...
le soleil m'a donné le teint que j'ai...
Les fils de ma mère ont combattu contre moi...
Ils m'ont mise à garder les vignes.
La vigne que j'ai gardée n'était pas à moi (15).*

Écoutons de grâce la sainte Sulamite, comme elle s'écrie presque en cette sorte : Quoique à raison de mille consolations que mon cœur me donne, je sois plus belle que les riches tentes de mon Salomon, je veux dire plus belle que le Ciel qui n'est qu'un pavillon inanimé de sa Majesté royale, puisque je suis son pavillon animé, si suis-je néanmoins toute noire, déchirée, poudreuse et toute gâtée de tant de blessures et de coups que ce même amour me donne.

Hé, ne prenez pas garde à mon teint, car je suis vraiment brune, d'autant que mon Bienaimé, qui est mon Soleil, a dardé les rayons de son amour sur moi ; rayons qui éclairent par leur lumière, mais qui, par leur ardeur, m'ont rendue hâlée et noirâtre et, me touchant de leur splendeur, ils m'ont ôté ma couleur.

La passion amoureuse me fait trop heureuse de me

(15) OEA XXVI 17.

donner un tel Epoux qui est mon Roi, mais cette même passion qui me tient lieu de mère, puisqu'elle seule m'a mariée et non mes mérites, elle a des autres enfants qui me donnent des assauts et des travaux non pareils, me réduisant à telle langueur que, comme d'un côté je ressemble une Reine qui est au côté de son Roi, aussi de l'autre je suis comme une vigneronne qui dans une chétive cabanne garde une vigne, et une vigne encore qui n'est pas la sienne (16).

C'est cette admirable Amante qui voudrait ne point aimer les goûts, les délices, les vertus et les consolations spirituelles, de peur d'être divertie, pour peu que ce soit, de l'unique amour qu'elle porte à son Bienaimé, protestant que c'est lui-même et non pas ses biens qu'elle recherche, et criant à cette intention :

*Hé, montrez-moi, mon Bienaimé
où vous paisez et reposez au midi (17)
afin que je ne m'égare et que je n'aille
à la suite des troupeaux de vos compagnons.*

Elle craint de n'être pas toute à son sacré Berger, et d'être tant soit peu amusée après ceux qui se veulent rendre ses rivaux... (18).

Ici, parmi les crépucules de l'aube du jour, nous craignons qu'en lieu de l'Epoux nous ne rencontrions quelqu'autre objet qui nous cause et déçoive ; mais quand nous le trouverons là-haut où il repaît et repose au midi de sa Gloire, il n'y aura plus moyen d'être trompés, car sa lumière sera trop claire, et sa douceur nous liera si serrés à sa Bonté que nous ne pourrons plus vouloir nous en dépandre (19).

(16) OEA IV 358/V 421.

(17) OEA IV 295.

(18) OEA IV 217.

(19) OEA V 217.

1.8 (7) *Si tu n'as pas encore une entière connaissance,
o la plus belle des femmes,*

parce que tu es commençante, sors de la souvenance
des plaisirs passés,

et va suivant le pas de tes troupeaux ;

cherche mes sentiers en toutes les créatures, laisse-toi
guider et mener là par où elles-mêmes retournent, et
tu trouveras qu'elles iront reposer au pâturage de leur
premier berger :

*Fais pâître tes chevreaux
près les loges des pasteurs.*

Tu seras conduite à Trois Paissants et un Pasteur,
à Trois Créants et un Créateur. Toutes les créatures
sensibles te mèneront là, et les plus nobles encore
mieux. Surtout la nature humaine... (20).

1.9 *Je t'ai fait semblable à ma génisse
attelée aux chariots du Pharaon.*

1.10 *Tes joues sont belles comme si elles étaient parées
de quelques beaux ornements ;
ton cou est beau comme s'il était paré
de quelque beau carquan.*

1.11 *Nous te ferons des bagues d'or émaillées d'argent.*

Puisque je ne puis autre chose, au moins t'aimerai-je,
ô mon Epoux, et serai moi-même ta salle royale,
laquelle je parfumerai de nard : c'est-à-dire je m'empli-
rai d'amour :

1.12 *Tandis que mon Roi sera en sa salle,
mon parfum, qui est composé de nard,
embaumera tout ce lieu
de la suavité de son odeur ;*

(20) OEA XXVI 18.

et de plus je m'unirai tellement à lui, que je le porterai comme un bouquet dedans mon sein :

- 1.13 *Mon Bienaimé est le bouquet de myrrhe que je porterai toujours dedans mon sein.*
1.14 *Mon Bienaimé m'est une grappe de baume cueillie aux vignes d'Engaddi (21).*

On ne plante principalement la vigne que pour le fruit ; et partant, le fruit est le premier désiré et prétendu, quoique les feuilles et les fleurs précèdent en la production.

Ainsi le grand Sauveur fut le Premier en l'intention divine et en ce projet éternel que la divine Providence fit de la production des créatures : et en la contemplation de ce fruit désirable fut plantée la Vigne de l'Univers et établie la succession de plusieurs générations, qui, à guise de feuilles et de fleurs le devaient précéder, comme avant-coureurs et préparatifs convenables à la production de ce Raisin que l'Épouse sacrée loue tant ès Cantiques, et la liqueur duquel réjouit Dieu et les hommes (22).

Certes les amants humains se contentent parfois d'être auprès ou à la vue de la personne qu'ils aiment, sans parler à elle et sans discourir à part eux, ni d'elle ni de ses perfections ; assouvis, ce semble, et satisfaits de savourer cette bienaimée Présence, non par aucune considération qu'ils fassent sur icelle, mais par un certain accoissement et repos que leur esprit prend en elle. — Mon Bienaimé m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes mammelles. — Mon Bienaimé est à moi et moi je suis à lui, qui paît entre les lys tandis que le jour aspire et que les ombres s'inclinent.

(21) OEA XXVI 19.

(22) OEA IV 103.

Montrez-moi donc, ô l'Ami de mon âme, où vous reposez, où vous couchez sur le midi.

Voyez-vous, Théotime, comme la sainte Sulamite se contente de savoir que son Bienaimé soit avec elle, ou en son sein, ou en son parc, ou ailleurs, pourvu qu'elle sache où il est : aussi est-elle Sulamite, toute paisible, toute tranquille et en repos (23).

1.15 — *O que tu es belle, ma bienaimée !*

Voici que tu es belle ;

tes yeux sont comme ceux de la colombe.

1.16 — *O mon Bienaimé, tu es bon et de bonne grâce...*

Voilà notre lit fleurissant (24).

Votre cœur, c'est le lit de l'Epoux, pour cela faut-il le parsemer de fleurs (25).

1.17 — *Les chevrons de nos maisons sont de cèdres et nos solives sont de cyprès.*

2.1 — *Je suis la fleur des campagnes et le lys des vallées (26).*

2.2 — *Comme un lys entre les épines ainsi est ma bienaimée entre les filles.*

L'Epoux ayant une fois loué son Epouse disant qu'elle était comme un lis entre les épines, elle par contrechange, répond :

2.3 *Mon Bienaimé est comme un pommier entre les halliers ;*

cet arbre tout chargé de feuilles, de fleurs et de fruits,

je me reposerai à son ombre

et je recevrai les fruits qui tomberont sur mon giron et les mangerai et, les ayant mâchés,

(23) OEA IV 331.

(24) OEA XXVI 19.

(25) OEA XV 17.

(26) OEA IX 144.

*je les goûterai en mon gosier
où je les trouverai doux et suaves (27).*

Ayant trouvé un bien si éminent au-dessus de tout autre, elle s'y repose sans en plus chercher : — Je me suis reposée à l'ombre de celui que je désirais ; et en ce repos spirituel, se fait le goût de la dévotion ; — et son fruit est doux à mon palais — et si doux qu'il engendre des saintes manies et fureurs en mon âme, comme si elle était enivrée d'amour :

2.4 *Il m'a menée au cellier de son vin,
Il a déployé sur moi l'étendard de son véritable
amour (28).*

Alors, si vous y prenez garde... ce n'est pas le désir d'une chose absente qui blesse le cœur, car l'âme sent que son Dieu est présent, « il l'a déjà menée dans son cellier à vin, Il a arboré sur son cœur l'étendard de son amour » ; mais quoique déjà il la voie toute sienne, il la presse et décoche de temps en temps mille traits de son amour, lui montrant par des nouveaux moyens combien il est plus aimable qu'il n'est aimé : et elle, qui n'a pas tant de force pour l'aider que d'amour pour s'efforcer, voyant ses efforts si imbéciles en comparaison du désir qu'elle a pour aimer dignement Celui que nulle force ne peut assez aimer, hélas ! elle se sent outrée d'un tourment incomparable ; car autant d'élan qu'elle fait pour voler plus haut en son désirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur... mais la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas d'être aimable, d'autant que quiconque désire bien d'aimer, aime aussi à bien désirer, et s'estimerait le plus misérable de l'univers s'il ne désirait continuelle-

(27) OEA IX 55.

(28) OEA XXVI 20.

ment d'aimer ce qui est souverainement aimable : désirant d'aimer, il reçoit de la douleur, mais aimant à désirer, il reçoit de la douceur (29, 30).

Ainsi la céleste Epouse se sentant presque évanouie entre les violents essais qu'elle faisait de bénir et magnifier le Bienaimé roi de son cœur : — Hé, criait-elle à ses compagnes, le divin Epoux m'a menée par la contemplation en ses celliers à vin, me faisant savourer les délices incomparables des perfections de son excellence, et je me suis tellement détrempee et saintement enivrée par la complaisance que j'ai prise en cet abîme de beauté que mon âme va languissant, blessée d'un désir amoureux mortel qui me presse de louer à jamais une si éminente bonté.

Hélas, venez, je vous supplie, au secours
de mon pauvre cœur qui va maintenant définir !
2.5 *Soutenez-le, de grâce, et l'appuyez de toutes fleurs,
confortez-le et l'environnez de pommes,
autrement il tombe pâmé... (31)*

...le sentant survenir, et ne voulant dormir ailleurs qu'entre les bras de son Epoux, (elle) dit :

2.6 *Que sa main gauche soit sous mon chef
et que de sa main droite, il m'embrasse étroitement.*

Or ce repos passe quelquefois si avant dans la tranquillité que toute l'âme et toutes les puissances d'icelles demeurent comme endormies, sans faire aucun mouvement ni action quelconque, sinon la seule volonté, laquelle même ne fait aucune autre chose sinon recevoir l'aise et la satisfaction que la Présence du Bienaimé lui donne...

Dont le divin Berger

(29-30) OEA IV 350/V 415.

(31) OEA IV 287.

2.7 *adjure les filles de Sion
par les chevreuils et cerfs des campagnes
qu'elles n'éveillent point sa bienaimée
jusqu'à ce qu'elle le veuille,
c'est-à-dire qu'elle s'éveille elle-même.*

Non, l'âme ainsi tranquille en son Dieu ne quitterait pas ce repos pour tous les plus grands biens du monde (32).

(32) OEA IV 331.

DEUXIEME POEME

(2.8 - 3.5)

Or l'âme étant ainsi toute retirée, concentrée, recueillie et ramassée en elle-même autour de son Bienaimé qu'elle y sent... considérant la beauté et bonté de ce divin objet... lors se fait une contemplation d'ardeur et de certaine sorte de ferveur comme quasi d'empressement, qui remue toute l'âme à se serrer et presser autour de son Bienaimé, comme ferait une épouse, laquelle inopinément aurait trouvé son époux dans sa chambre, revenu de quelque long voyage. O Dieu comme serait-elle émue ! quel accueil amoureux ! quel empressement de caresses, sans ordre ni méthode ! car l'amour surpris de quelque grand contentement perd ordinairement contenance et semble un peu hors de soi-même.

Telle fut la sainte Sulamite au commencement de ses passions : elle veut avec un empressement admirable qu'il la baise, qu'il l'embaume de son Nom, qu'il la tire de ses parfums, qu'il la mène en ses celliers à vin.

Et une autre fois, ô Dieu, quelle agitation de cœur témoigne-t-elle :

- 2.8 *J'entends, dit-elle, la voix de ma Bienaimée ;
le voici qu'il vient par ici,*
- 2.9 *sautant les montagnes, outrepassant les collines :
il est semblable au chevreuil et au petit cerf.
Le voici qu'il est derrière notre paroi,
il regarde par les fenêtres, il guette par le treillis ;*
- 2.10 *Hé ! le voilà ce Bienaimé qu'il me parle.*

Voyez un peu comme elle bouillonne en variété d'affections : — la voix de mon Bienaimé, il est es montagnes, il passe les collines, il est ici à nos murailles, il est aux fenêtres, il regarde, hé, voici qu'il me parle ! Voilà bien des affaires, ô sainte Sulamite, en un seul moment. C'est la ferveur que la rencontre du Bienaimé excite en nous (33).

Voyez ce divin Amant à la porte, il ne bat pas simplement, il s'arrête à battre, il appelle l'âme :

Sus, lève-toi, dit-il, dépêche-toi... (34)

sors de toi-même, prends le vol devers moi,
ma colombe, ma très belle, en ce céleste séjour
où toutes choses sont en joie
et ne respirent que louanges et bénédictions.

2.11 *Tout y fleurit*, tout y répand de la douceur et du parfum ;

2.12 *Les tourterelles*, qui sont les plus sombres de tous les oiseaux,
y résonnent néanmoins leur ramage.

2.13 *Viens*, ma bienaimée toute chère,
et pour me voir plus clairement,
viens considérer mon cœur

2.14 *en la caverne de l'ouverture de mon flanc*
qui fut faite lorsque mon corps
comme une maison réduite en mesure,
fut si piteusement démoli sur l'arbre de la croix.

Viens, montre-moi ta face :

hé, je la vois maintenant sans que tu me la montres ;
mais alors et je la verrai et tu me la montreras,
car tu verras que je te vois.

Fais que j'écoute ta voix,

car je la veux allier avec la mienne ;

ainsi ta face sera belle et ta voix très agréable (35).

Mais afin qu'on sache que les colombes ne font pas

(33) OEA V 323.

(34) OEA V 114.

(35) OEA IV 295.

leur grument seulement es occasions de tristesse, mais encore en celles de l'amour et de la joie, l'Epoux sacré décrivant le printemps naturel pour exprimer les grâces du printemps spirituel : — La voix, dit-il, de la tourterelle a été ouïe en notre terre — parce qu'au printemps la tourterelle commence à s'échauffer d'amour, ce qu'elle témoigne par son ramage qu'elle répand plus fréquemment. Et tôt après : — Ma colombe, montre-moi ta face, que ta voix résonne à mes oreilles, car ta voix est douce et ta face très bien séante et gracieuse (36).

2.15 *Prenez ces petits renardeaux qui fouillent
et gâtent les vignes, car notre vigne est en fleur* (37).

Saisissez, dit-il au Cantique, des petits renardeaux, car ils démolissent les vignes. Telles petites galanteries sont renardeaux qu'on ne voit presque pas ; ils sont propres à se cacher parce qu'ils sont petits ; ils se fourrent insensiblement au travers de la haie de nos résolutions, mais ils ne laissent pas de faire un grand dégât pour peu d'entrée qu'on leur donne. La vraie marque de ces renardeaux, c'est qu'ils ne voudraient ni dire ni faire ce qu'ils disent et voudraient qu'il ne fût su de personne ; ils recherchent les ténèbres et fuient le jour (38).

2.16 *Mon cher ami est tout à moi et moi, je suis tout à Lui* (39).

Les amants cherchent toujours de parler secrètement bien que ce qu'ils ont à dire ne soient pas des secrets ou choses qui méritent d'être tenues pour telles.

(36) OEA IV 309.

(37) OEA XXVI 22.

(38) OEA XIV 107.

(39) OEA IV 278.

La fidèle s'essaye par tous les moyens possibles de rencontrer partout son cher Bienaimé tout seul, pour lui lancer dans le cœur quelques traits de sa passion amoureuse et lui rendre quelque petit témoignage de son amour, quand ce ne serait que de lui pouvoir dire :

- Vous êtes tout mien et moi je suis tout vôtre.
Mon Bienaimé est à moi et moi je suis à Lui,
2.17 *qui paît entre les lys*
tandis que le jour aspire et que les ombres s'inclinent (40).
Reviens, mon Bienaimé,
et sois semblable à un chevreuil ou à un faon de cerf
sur les montagnes de Béther.
3.1 *La nuit, en mon lit,*
j'ai cherché Celui que mon âme aime
et je ne l'ai pas trouvé.
3.2 *Je me lèverai et tournerai la cité de ce monde : et*
courant, tantôt par les corps terrestres, tantôt par
les célestes, je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé...
Je chercherai par les rues et par les places
Celui que mon cœur aime :
je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé (41).

Que si l'âme qui est en cette sainte affection rencontre les créatures pour excellentes qu'elles soient, voire même quand ce seraient des Anges, elle ne s'arrête point à elles, sinon autant qu'il faut pour être aidée et secourue en son désir :

Dites-moi donc, leur fait-elle, dites-moi,
je vous en conjure, n'avez-vous point vu
Celui qui est l'Ami de mon âme ? (42).

Mon bonheur a voulu que je me suis souvenu des
Anges qui sont comme les sentinelles du monde :

(40) OCE IV 331.

(41) OEA XXVI 23.

(42) OEA IV 278.

3.3 *Les sentinelles qui gardent la cité m'ont trouvée ;*
et me suis résolue de voir si en eux je trouverai la
considération de Dieu plus fermée :

N'avez-vous point vu le Bienaimé de mon âme ?

Au-dessus de la nature angélique, j'ai trouvé immé-
diatement la divine :

3.4 *Un peu après les avoir passées,*
j'ai trouvé Celui que mon âme aime (43).

Ainsi notre cœur, par un profond et secret instinct,
tend en toutes ses actions et prétend à la félicité, et
la va cherchant çà et là, comme à tâtons, sans savoir
toutefois ni en quoi elle réside ni en quoi elle consiste,
jusque à ce que la Foi la lui montre et lui en décrit les
merveilles infinies : et lors ayant trouvé le trésor
qu'elle cherchait, hélas, quel contentement a ce pauvre
cœur humain, quelle joie, quelle complaisance
d'amour !

Hé, j'ai trouvé Celui que mon âme cherchait
sans le connaître. Je l'ai enfin trouvé, dit-elle (44),
Celui que mon âme chérit ;
je le tiens et ne le quitterai point
jusques à ce que je l'introduise
dans la maison de ma mère
et dans la chambre de celle qui m'a engendrée.

Elle trouve donc ce Bienaimé, car il lui fait sentir
sa Présence par mille consolations ; elle le tient, car
ce sentiment produit des fortes affections par lesquelles
elle le serre et l'embrasse ; elle proteste de ne le quitter
jamais, ô non, car ces affections passent en résolu-
tions éternelles ; et toutefois, elle ne pense pas le baiser

(43) OEA XXVI 23.

(44) OEA IV 138.

du baiser nuptial jusque à ce qu'elle soit avec lui en la maison de sa mère, qui est la Jérusalem céleste. Gal IV 26.

Mais voyez, Théotime, qu'elle ne pense rien moins, cette Epouse, que de tenir son Bienaimé à sa merci comme un esclave d'amour ; dont elle s'imagine que c'est à elle de le mener à son gré et l'introduire au bien heureux séjour de sa mère, où néanmoins elle sera elle-même introduite par lui...

L'esprit pressé de passion amoureuse se donne toujours un peu d'avantage sur ce qu'il aime, et l'Epoux même confesse que sa Bienaimée lui a ravi le cœur, l'ayant lié par un seul cheveu de sa tête, s'avouant son prisonnier d'amour (CC 4.9) (45).

Elle avait conçu Celui qui, étant tout amour, l'avait rendue l'amour même ; tellement qu'on peut lui appliquer mieux qu'à nul autre ces paroles du Cantique des Cantiques, lors que l'Epoux sacré, contemplant sa Bienaimée en son doux repos, fut saisi d'une sainte complaisance qui lui fit adjurer les filles de Jérusalem de ne la point éveiller, disant :

*Filles de Jérusalem, je vous adjure
par les chevreuils et chèvres des champs
de ne point éveiller ma bienaimée
qui est en l'amour,
qu'elle ne le veuille ou désire.*

Ou plutôt selon une autre version (hébraïque, syriaque et arabe) :

*Filles de Jérusalem,
je vous adjure de ne pas réveiller
la dilection et l'amour même
qu'elle ne le veuille ;*

(45) OEA IV 188.

et cette dilection et amour est ma bienaimée, c'est-à-dire, la sacrée Vierge qui non seulement a l'amour, mais est l'amour même (46).

*
**

Ainsi, après avoir ouï toutes les louanges que tant de différentes créatures, à l'envie les unes des autres, rendent unanimement à leur Créateur, quand enfin on écoute celle du Sauveur, on y trouve une certaine infinité de mérite, de valeur, de suavité, qui surmonte toute espérance et attente du cœur ; et l'âme alors, comme réveillée d'un profond sommeil et tout à coup ravie par l'extrémité de la douceur de telle mélodie : — Hé, je l'entends ô la voix de mon Bienaimé ! voix reine de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres voix ne sont qu'un muet et morne silence.

Voyez comme ce cher Ami s'élançe ; — le voici qu'il vient tressaillant es plus hautes montagnes, outrepassant les collines : sa voix retentit au-dessus des Séraphins et de toutes créatures.

Il a la vue du chevreuil, pour pénétrer plus avant que nul autre en la beauté de l'objet sacré qu'il veut louer ; il aime la mélodie de la gloire et louange de son Père plus que tous, c'est pourquoi il fait des tressaillements de louanges et bénédictions au-dessus de tous.

Tenez, le voilà, ce divin amour du Bienaimé, comme il est derrière la paroi de son humanité ; voyez qu'il se fait entrevoir par les plaies de son corps et l'ouverture de son flanc, comme par des fenêtres, et comme par un treillis au travers duquel il nous regarde.

(46) OEA IX 161.

Oui, certes, Théotime, l'amour divin assis sur le cœur du Sauveur comme sur son trône royal, regarde par la fente de son côté tous les cœurs des enfants des hommes ; car ce cœur, étant le Roi des cœurs, tient toujours les yeux sur les cœurs.

Mais comme ceux qui regardent au travers des treillis voient et ne sont qu'entrevus, ainsi le divin amour de ce cœur, ou plutôt le cœur du divin amour, voit toujours clairement les nôtres et les regarde des yeux de sa dilection, mais nous ne le voyons pas pourtant, seulement nous l'entrevoions : car, ô Dieu ! si nous le voyions ainsi qu'il est, nous mourrions d'amour pour lui puisque nous sommes mortels, comme lui-même mourut pour nous tandis qu'il était mortel, et comme il en mourrait encore si maintenant il n'était immortel (47).

*
**

Mais l'Épouse, tout éprise de l'amour de son divin Époux, ne se contente pas de l'espérance de le posséder un jour en la gloire éternelle, elle veut encore jouir de sa Présence dès cette vie mortelle ; et afin d'obtenir ce bien, voyez quelle diligence elle fait pour le trouver, après que par la négligence qu'elle eut à lui ouvrir la porte, il fut passé outre (CC 5.2) : — Je me lèverai, dit-elle, et chercherai Celui que mon âme chérit par toutes les rues et carrefours de la cité.

Voyez, je vous prie, avec quelle promptitude elle court après lui, et comme elle passe parmi les gardes de la ville, sans craindre aucune difficulté ; puis enfin l'ayant trouvé, voyez avec quelle ardeur, elle se jette à ses pieds, et l'embrassant par les genoux, toute trans-

(47) OEA IV 294.

portée de joie : — Ah, je le tiens, dit-elle, le Bienaimé de mon âme, je ne le laisserai point aller que je ne l'aie introduit dans la maison de ma mère.

Mais considérez, je vous prie, l'ardent amour de cette Epouse : certes, rien ne la peut contenter que la Présence de son Bienaimé ; elle ne veut point de bénédictions, ni ne s'arrête point à l'espérance des biens à venir comme Jacob ; elle ne veut que son Dieu, et pourvu qu'elle le possède, elle est contente :

Enfin, dit-elle, j'ai trouvé Celui que j'aime,
je le tiens et ne le quitterai point
que je ne l'aie introduit en la maison de ma mère,
qui est la Jérusalem céleste, qui n'est autre que le
Paradis ;
et là encore je ne la quitterai point, car non seule-
ment je ne le voudrai pas quitter, mais je serai alors
si parfaitement unie avec Lui, que jamais aucune
chose ne m'en pourra séparer.

Voilà donc quel est l'amour de l'Epouse envers son Bienaimé (48).

*
**

TENUI NEC DIMITTAM

TROISIEME POEME

(3.6 - 5.1)

L'Épouse au Cantique des Cantiques fait émerveiller les Anges et leur fait dire :

- 3.6 *Qui est celle-ci qui vient du désert
et qui monte comme une verge de fumée odorante
composée de myrrhe et d'encens
et de toutes les bonnes odeurs du parfumeur
et qui est appuyée sur son Bienaimé ? (49) IV 304*
- 3.7 *Voici que soixante hommes, les plus forts d'Israël
entourent le lit de Salomon
tous tenant des glaives et bien duitz à la guerre,*
- 3.8 *chacun desquels tient son épée droite sur sa cuisse
pour les craintes de la nuit.*
- 3.9 *Le roi Salomon s'est fait une litière en bois de Liban ;*
- 3.10 *il en a fait les colonnes d'argent, le dossier d'or,
la montée en est de pourpre (49).*
Le milieu, c'est-à-dire, les parties moyennes du dossier,
il l'a orné de charité, de Lui-même,
qui est l'amour et les délices de l'Épouse et des âmes,
et cela en faveur des Filles de Jérusalem.

Le mot « *ferculum* », employé par Salomon, vient de « *ferendo* », porter, trône portatif, char pompeux et triomphal (50).

(49) OEA XXVI 25.

(50) OEA VIII 143.

Elle avait quantité de filles, cette sainte amante, qui considéraient soigneusement tous les traits de passion amoureuse que son divin Amant et elle s'entrecommuniaient, et partant elle s'écrie en cette sorte :

3.11 *O filles de Jérusalem, hé de grâce,
je vous supplie de mettre toutes la tête aux fenêtres
pour considérer mon Bienaimé au jour de sa joie,
et voir la couronne dont sa mère l'a couronné
au jour de ses fiançailles.*

Ces paroles de l'Épouse sont entendues diversement par les Pères, car une partie d'iceux disent que cette « couronne » était la sacrée humanité de Notre Seigneur, et que sa très sainte « Mère » la lui avait donnée pour en orner le chef de sa divinité... la très sainte humanité était beaucoup moindre que la divinité du Sauveur, mais néanmoins sa divine Majesté s'est voulu servir de cette humanité sacrée pour nous faire connaître la grandeur de sa Sagesse, Bonté et Miséricorde ; et par ainsi elle a été comme une couronne royale que nous a fait comprendre en quelque façon, selon notre capacité, la dignité du chef qu'elle a environné et orné.

Le reste des Pères... tiennent que lors qu'elle invitait ces filles de Sion à regarder la couronne de son Bienaimé, de laquelle sa mère (la Synagogue) l'avait couronné au jour de sa joie et de son allégresse, elle entendait parler de la couronne d'épines qu'il portait au jour de sa Passion. Mais si cela est, pourquoi dit-elle au jour de sa joie, puisque c'est au jour de sa douleur et de sa mort... ?

Qui peut douter que le jour de la Passion de Notre Seigneur et Maître ne soit un jour de joie et de délices pour les Anges et pour les hommes, puisque c'est en celui qu'il a fait paraître le grand Amour qu'il nous

portait, comme il l'assure Lui-même : Nul n'a plus grand amour que Celui qui met son âme, c'est-à-dire sa vie, pour celui qu'il aime (Jea. 15.13) (51).

- 4.1 *Que tu es belle ma bienaimée, que tu es belle !
Tes yeux sont de colombe, sans ce qui est caché
au-dedans (51).
Tes cheveux sont comme des troupeaux de chèvres
qui viennent du mont Galaad.*
- 4.2 *Tes dents sont comme troupeaux de brebis
fraîchement tondues qui retournent du lavoir,
chacune a ses deux jumelles et pas une n'est stérile.*
- 4.3. *Tes lèvres sont comme une bande de couleur pour-
prine
et ton parler est bien doux.
Tes joues sont comme une grenade entamée
sans ce qui est caché au-dedans.*
- 4.4 *Ton cou est comme la Tour de David
bâtie avec des boulevards ;
mille boucliers sont pendus en elle*
- 4.5 *et toutes sortes d'armes pour les hommes forts.
Tes deux mammelles sont comme deux faons de
chèvres
que l'on fait paître entre les lys (52).*

L'Épouse sacrée, au Cantique des Cantiques, a ses mains qui distillent la myrrhe, liqueur préservatrice de la corruption, ses lèvres sont bandées d'un ruban vermeil, marque de la pudeur en ses paroles, ses yeux sont de colombe, à raison de leur netteté, ses oreilles ont des pendants d'or, enseignes de la pureté, son nez est parmi les cèdres du Liban, bois incorruptible (53).

Enfin l'Époux, qui dès l'Ascension, est allé à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens, au Ciel à la dextre du Père, comme il l'avait prédit :

(51) OEA IX 213.

(52) OEA XXVI 26.

(53) OEA III 182.

- 4.6 *Devant que le jour décline et que les ombres s'abaissent,
j'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens,*

louera l'âme disant :

- 4.7 *Tu es belle ; o ma bienaimée,
et il n'y a pas une petite tache en toi*

et l'invitera de passer de la Jérusalem militante à la triomphante, disant :

- 4.8 *Viens du Liban, mon épouse, viens du Liban, viens.
Tu seras couronnée du haut du mont Amanah,
du coupeau de Sanir et d'Hermon,
des sièges des lions, des montagnes des léopards.*
- 4.9 *Vous avez navré, mon cœur, ma sœur, mon épouse,
vous avez navré mon cœur avec un de vos cheveux
et l'un des cheveux de votre cou (54).*

(Afin de vaquer) plus ardemment au céleste amour, l'Épouse sacrée fermait l'un de ses yeux, afin d'unir plus fortement sa vue en l'autre seul et viser plus justement par ce moyen au milieu du cœur de son Bienaimé qu'elle veut blesser d'amour ; pour cela, elle-même tient sa perruque tellement plissée et ramassée dans sa tresse, qu'elle semble n'avoir qu'un seul cheveu, duquel elle se sert comme d'une chaîne pour lier et ravir le cœur de son Époux qu'elle rend esclave de sa dilection (55).

L'Époux dit que sa Bienaimée lui a ravi le cœur par un de ses yeux et par un de ses cheveux qui pend dessus son col. Ces paroles sont un carquois plein de très agréables et très douces interprétations, en voici une bien aimable :

quand un mari ou une femme ont des affaires en

(54) OEA XXVI 27.

(55) OEA V 324.

leur ménage qui les contraignent de se séparer, s'il arrive par hasard qu'ils se rencontrent, ils se regardent un peu en passant, mais ce n'est que d'un œil, parce que l'on ne peut bonnement le faire des deux.

Ainsi cet Epoux veut-il dire : Quoique ma Bienaimée soit fort occupée, si ne laisse-t-elle pas de me regarder d'un œil, me protestant par ce regard qu'elle est toute mienne. Elle m'a ravi le cœur par un de ses cheveux qui pend sur son col, c'est-à-dire par une pensée qui descend du côté de son cœur (56).

4.10 *Que tes mamelles sont belles, ma sœur, mon épouse !
tes mamelles sont plus belles que le vin ;
L'odeur de tes parfums est par-dessus toute
composition aromatique* (57).

O Dieu éternel, quand par votre douce Présence, vous jetez les odorants parfums dedans nos cœurs, parfums réjouissants plus que le vin délicieux et plus que le miel, alors toutes les puissances de nos âmes entrent en un agréable repos, avec un accoissement si parfait, qu'il n'y a plus aucun sentiment que celui de la volonté, laquelle, comme l'odorat spirituel, demeure doucement engagée à sentir, sans s'en apercevoir, le bien incomparable d'avoir son Dieu Présent (58).

4.11 *Tes lèvres sont un rayon de miel qui distille ;
ce qui est dessous la langue est lait et miel ;
l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur de
l'encens* (59).

Le Saint-Esprit enseigne que les lèvres de la divine Epouse, c'est-à-dire de l'Eglise, ressemble à l'écarlate et au bornal qui distille le miel, afin qu'on sache que

(56) OEA IX 71.

(57) OEA XXVI 27.

(58) OEA IV 335.

(59) OEA XXVI 27.

toute la doctrine qu'elle annonce consiste en la sacrée dilection, plus éclatante en vermeil que l'écarlate, à cause du sang de l'Epoux qui l'enflamme, plus douce que le miel, à cause de la suavité du Bienaimé qui la comble de délices (60).

Ressouvenez-vous que l'Epouse de Notre-Seigneur est appelée Sulamite, c'est-à-dire paisible, et que, dessous sa langue est le lait et le miel ; en ses lèvres, le rayon distillant, comme il est dit au Cantique (61).

4.12 *Un jardin clos est ma sœur, mon épouse,
elle est un jardin clos et fermé,
elle est une fontaine scellée.*

Et ne savez-vous pas que c'est elle (la sainte Vierge) qui est ce jardin clos et fermé du Cantique, lequel est tout emperlé et émaillé ?... répétition (de l'expression) qui n'est pas sans mystère (62).

Apporteront-ils donc ce qui est écrit aux Cantiques, de l'Epouse que c'est un jardin fermé, une fontaine ou source cachetée, un puits d'eau vivante, qu'elle est toute belle et sans aucune tache, ou comme dit l'Apôtre, glorieuse, sans ride, sainte et immaculée ? (63).

4.13 *Ce que tu envoies et mets dehors est comme un paradis...
de grenades, des fruits des pommiers, du baume avec du nard
et du safran, sucre et cannelle et toutes sortes de fruits*

4.14 *des arbres du Liban, myrrhe et aloès,
avec toutes sortes des plus excellents parfums.*

En somme, l'âme est une fontaine de bonnes œuvres

(60) OEA IV 3.

(61) OEA XIV 105.

(62) OEA X 60.

(63) OEA I 55.

qui saillent jusque au ciel avec impétuosité, pareilles à celles des eaux qui viennent du Liban :

4.15 *La fontaine des jardins, le puits des eaux vives qui fluent impétueusement du Liban.*

Mais en tout ceci deux choses sont requises. De la part de Dieu, qu'il chasse la bise des tentations et qu'il envoie le vent du midi de sa grâce prévenante, disant :

4.16 *Fuis, Aquilon et viens o Midi, souffle en mon jardin et les odeurs d'icelui s'épandront (64).*

Ote-toi d'ici autour, ô vent de bise, et viens, ô vent de midi, et souffle dans mon jardin, et les parfums en sortiront abondamment. O ma très chère Fille, que je souhaite ce gracieux vent qui vient du Midi de l'Amour divin, ce Saint-Esprit qui nous donne la grâce d'aspirer à lui et de respirer pour lui (65).

Que mon Bienaimé vienne en son jardin et qu'il mange du fruit de ses pommiers.

Or le divin Epoux vient en son jardin quand il vient en l'âme dévote, car, puisqu'il se plaît d'être avec les enfants des hommes, où peut-il mieux loger qu'en la contrée de l'esprit qu'il a fait à son image et semblance ? En ce jardin, lui-même y plante la complaisance amoureuse que nous avons en sa Bonté, et de laquelle nous nous paissons ; comme de même sa Bonté se plaît et se paît en notre complaisance ; ainsi que derechef, notre complaisance s'augmente de quoi Dieu se plaît de nous voir plaire en Lui : de sorte que ces réciproques plaisirs font l'amour d'une incomparable complaisance, par laquelle notre âme, faite jardin de son Epoux et ayant de sa Bonté les pommiers des

(64) OEA XXVI 28.

(65) OEA XV 62/III 328.

délices, elle lui en rend le fruit puisqu'il se plaît de la complaisance qu'elle a en lui (66).

L'Epoux divin, comme Berger qu'il est, prépara un festin somptueux à la façon champêtre, lequel il décrit en sorte que mystiquement il représentait tous les mystères de la Rédemption humaine :

5.1 *Je suis venu en mon jardin, dit-il,
j'ai moissonné ma myrrhe avec tous mes parfums ;
j'ai mêlé mon vin avec mon lait ;
j'ai mangé mon bernal avec mon miel,
mangez, mes amis et buvez, et vous enivrez, mes
très chers.*

Théotime, hé ! quand fut-ce, je vous prie, que Notre-Seigneur vint en son jardin, sinon quand il vint es très pures, très humbles et très douces entrailles de sa Mère, pleines de toutes les plantes florissantes des saintes vertus ?

Et qu'est-ce à Notre-Seigneur de moissonner sa myrrhe avec ses parfums, sinon assembler souffrances à souffrances, jusque à la mort et la mort de la Croix ? joignant par elle mérites à mérites, trésors à trésors pour enrichir ses enfants spirituels ?

Et comme mangea-t-il son bernal avec le miel, sinon quand il vécut d'une Vie Nouvelle, réunissant son âme, plus douce que le miel, à son corps percé et navré de plus de trous qu'un bernal ? (rayon de miel).

Et lors que, montant au ciel, il prit possession de toutes les circonstances et dépendances de sa Gloire divine, que fit-il autre chose sinon mêler le vin réjouissant de sa Gloire Essentielle avec le lait délectable de la Félicité parfaite de son corps, en une sorte encore plus excellente qu'il n'avait pas fait jusque à l'heure ?

Et en tous ses divins mystères, qui comprennent tous les autres, il y a de quoi bien manger et bien boire pour tous les chers amis, et de quoi s'enivrer pour les très chers amis : les uns mangent et boivent, mais ils mangent plus qu'ils ne boivent et ne s'enivrent pas ; les autres mangent et boivent, mais ils boivent plus qu'ils ne mangent, et ce sont ceux qui s'enivrent. Or manger, c'est méditer... boire, c'est contempler... mais s'enivrer, c'est contempler si souvent et si ardemment qu'on soit tout hors de soi-même pour être tout en Dieu.

Sainte et sacrée ivresse, qui au contraire de la corporelle, nous aliène non du sens spirituel, mais des sens corporels, qui ne nous hébête ni n'abêtit pas, mais nous angélise, et par manière de dire, divinise ; qui nous met hors de nous, non pour nous ravalier et ranger avec les bêtes, comme fait l'ivresse terrestre, mais pour nous élever au-dessus de nous et nous ranger avec les Anges, en sorte que nous vivions plus en Dieu qu'en nous-mêmes, étant attentifs et occupés par amour à voir sa Beauté et nous unir à sa Bonté (67).

Ne croyons donc pas, mes chères âmes, que notre esprit soit rendu stupide et endormi en l'abondance de la jouissance des bonheurs éternels ; au contraire, il sera grandement réveillé et agile en ses différentes actions. Et si bien il est écrit que Notre Seigneur enivrera ses bienaimés, disant : — Buvez, mes amis, et vous enivrez, mes très chers, cet enivrement ne rendra pas l'âme moins capable de voir, considérer, entendre et faire ses divers mouvements, ainsi que nous l'avons déclaré, selon que l'amour de son Bien-aimé lui suggèrera ; bien plus cela l'excitera toujours

(67) OEA IV 324.

davantage à redoubler ses mouvements et élans amoureux, comme étant toujours plus enflammée de nouvelles ardeurs (68).

(68) OEA X 238.

QUATRIEME POEME

(5.2 - 6.3)

Le langage des amants est si particulier que nul ne l'entend qu'eux-mêmes :

5.2 *Je dors, disait l'amante sacrée, et mon cœur veille ;
et voilà que mon Bienaimé me parle.*

Qui eût pu deviner que cette Epouse étant endormie eût néanmoins devisé avec son Epoux ? Mais où l'amour règne, on n'a pas besoin du bruit des paroles extérieures ni de l'usage des sens pour s'entretenir et s'entrouir l'un l'autre (69).

Si que, sans se réveiller, elle veille avec lui, c'est-à-dire elle veille et parle à son Bienaimé, cœur à cœur, avec autant de suave tranquillité et de gracieux repos comme si elle sommeillait doucement (70).

Je dormais, dit cette dévote Epouse,
et mon Epoux qui est mon cœur veillait,
hé, voici qu'il m'éveille m'appelant par le nom de
nos amours
et j'entends bien que c'est lui à sa voix (71).
Ouvre-moi, mon épouse, ma sœur.

Il l'appelle mon épouse à cause de la grandeur de son amour et ma sœur pour témoigner la pureté de son affection.

(69) OEA IV 304.

(70) OEA IV 340.

(71) OEA IV 274.

Ouvre-moi, dit-il, mais ouvre-moi vite
car j'ai mes cheveux tout pleins de la rosée
et les flocons de ma chevelure pleins des gouttes de
la nuit.

Or, la rosée et les gouttes de la nuit ne sont qu'une même chose.

Que pensez-vous que veuille signifier ce Bienaimé de nos âmes sinon qu'il désire ardemment que son Epouse lui ouvre promptement la porte de son cœur afin qu'il puisse répandre les dons et les grâces qu'il avait si abondamment reçus de son Père comme une rosée et liqueur très précieuse (72).

Nous appelons inspirations tous les attrait, mouvements, reproches et remords intérieurs, lumières et connaissances que Dieu fait en nous, prévenant notre cœur en ses bénédictions par son soin et amour paternel, afin de nous réveiller, exciter, pousser et attirer aux saintes vertus, à l'amour céleste, aux bonnes résolutions, bref à tout ce qui nous achemine à notre bien éternel.

C'est ce que l'Epoux appelle buquer, frapper ou heurter à la porte et parler au cœur de son Epouse, la réveiller quand elle dort, la crier et réclamer quand elle est absente, l'inviter à son miel et à cueillir des pommes et des fleurs en son jardin et à chanter et faire résonner sa douce voix à ses oreilles (73).

Il ne se peut dire combien le Sauveur désire entrer en nos âmes par cet amour de complaisance douloureuse :

Hélas, dit-il, ouvre-moi, ma chère sœur, ma mie,
ma colombe, ma toute pure,
car ma tête est toute pleine de rosée
et mes cheveux des gouttes de la nuit.

(72) OEA IX 316.

(73) OEA III 109.

Qui est cette rosée et qui sont ces gouttes de la nuit,
sinon les afflictions et peines de sa Passion ?

Hé, veut dire le divin amoureux de l'âme,
je suis chargé des peines et sueurs de ma Passion,
qui se passa presque toute ou dans les ténèbres de
la nuit,
ou en la nuit des ténèbres que le soleil s'obscurcis-
sant,
fit au plus fort de son midi ;
ouvre-moi donc ton cœur devers moi...
et je répandrai sur toi la rosée de ma Passion
qui se convertira en perles de consolation (74).

Représentons-nous le doux Jésus, chez Pilate, où,
pour l'amour de nous, les ministres de la mort le
dévêtirent de tous ses habits, l'un après l'autre, et non
contents de cela lui ôtèrent encore sa peau, la déchi-
rant à coups de verges et de fouets ; comment par
après son âme fut dépouillée de son corps, et le corps
de sa vie par la mort qu'il souffrit en la croix : mais
trois jours passés, par sa très sainte Resurrection,
l'âme se revêtit de son corps glorieux, et le corps de
sa peau immortelle, et s'habilla de vêtements différents,
ou en pèlerin ou en jardinier ou d'autre sorte, selon
que le salut des hommes et la gloire de son Père le
requérait...

Alors l'âme a raison de s'écrier :

5.3 *J'ai ôté mes habits, comment m'en revêtirai-je ?
J'ai lavé mes pieds... comment les souillerai-je dere-
chef ?*

5.4 *Mon Bienaimé a mis la main par le perthuis...*

Il met sa main dans la serrure pour voir s'il ne
pourrait ouvrir (75). A cette grande vocation, l'âme
s'émeut :

(74) OEA IV 274.

(75) OEA IV 114.

Mon ventre a tremblé de son seul attouchement...
et résoud qu'elle doit ouvrir à son Epoux...

5.5 *Je me suis levée pour ouvrir à mon Bienaimé.*

Mais d'autre part, elle sent si grande douleur de n'avoir ouvert au premier coup qu'elle renverse le vase de la myrrhe... en arrosant jusqu'au verrou...

*Mes mains ont distillé la myrrhe
et mes doigts sont pleins de vraie myrrhe et de la
meilleure.*

5.6 *J'ai ouvert le verrou de mon huis à mon Bienaimé
mais il s'était détourné et avait déjà passé.*

Dont se ressouvenant avoir été tant appelée et tant paresseuse, elle se contriste et consomme de douleur :

*Mon âme s'est toute fondue
dès que mon Bienaimé a parlé (76).*

Ce fut ce qui arriva à l'Epouse ; car quoique la douce voix de son Bienaimé lui eût touché le cœur d'un saint aise, si est-ce néanmoins qu'elle ne lui ouvrit pas sa porte, mais s'en excusa d'une excuse frivole ; de quoi l'Epoux justement indigné, passa outre et la quitta.

Aussi le gentilhomme qui, après avoir longtemps recherché une damoiselle et lui avoir rendu son service agréable, en fin sera rejeté et méprisé, aurait bien plus de sujets de mécontentement si la recherche n'avait été agréée ni favorisée (77).

*Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé
je l'ai appelé et ne m'a pas répondu (78).*

5.7 *Les gardes qui entourent la cité m'ont trouvée ;
ils m'on battue et navrée,
les gardes des murs m'ont ôté mon manteau.*

(76) OEA XXVI 29.

(77) OEA III 110.

(78) OEA XXVI 30.

L'Épouse au Cantique des Cantiques dit que son Bienaimé ayant frappé à sa porte, passa outre, et elle, ayant ouvert et ne le trouvant pas, s'en va après lui pour le chercher, puis rencontrant les gardes de la ville, elle leur demande si elles (les gardes) n'ont pas vu son Bienaimé :

Hé, de grâce si vous le rencontrez,
annoncez-lui que je languis d'amour.

Et après elle ajoute que les gardes de la ville l'ont toute blessée (79).

La divine Épouse va toute éplorée et alangourie d'amour de quoi elle ne le trouve pas si tôt le Bienaimé qu'elle cherche : l'amour du Bienaimé avait créé en elle le Désir, le désir avait fait naître l'Ardeur du pourchas, et cette ardeur lui causait la Langueur, qui eût anéanti et consumé son pauvre cœur si elle n'eût quelque espérance de rencontrer en fin ce qu'elle pourchassait... (80).

Ainsi la sacrée Sulamite, toute détremnée en ses douloureuses amours, parlant aux Filles de Jérusalem :

5.8 *Hélas, dit-elle, je vous en conjure,
si vous rencontrez mon Ami, annoncez-lui ma peine,
parce que je languis toute blessée de son amour (81).*

Les compagnes de l'Épouse sacrée lui avaient demandé quel était son Bienaimé :

5.9 *Quel est votre Bienaimé, o belle entre les femmes
que pour lui vous nous avez si fort adjurées ?*

Et elle leur répond décrivant admirablement toutes les pièces de sa parfaite beauté :

(79) OEA IX 172.

(80) OEA IV 136.

(81) OEA IV 349.

- 5.10 *Mon Bienaimé est beau à merveille,
toutes sortes de perfections sont en Lui (82) ;
je l'ai choisi entre mille,
son teint est blanc et vermeil,*
- 5.11 *sa tête d'or,
ses cheveux comme un jetton de fleurs de palmes
non encore épanouies.*

L'Epouse appelle son Epoux blanc et vermeil, mais incontinent elle dit qu'il a les cheveux noirs (83) :

- Sa chevelure est comme branches de palmes
hautes et touffues, noires comme un corbeau.*
- 5.12 *Ses yeux sont comme des colombes sur les rivages
des eaux,
que l'on a lavées de lait
et (qui) résident en pleins cours des eaux.*
- 5.13 *Ses joues sont comme parterre de fleurs aromatiques
que les parfumeurs ont plantées.
Ses lèvres sont des lys qui distillent
la myrrhe la plus singulière.*
- 5.14 *Ses mains sont anneaux d'or pleins de jacinthes.
Son ventre est d'ivoire, semé de saphirs au dehors.*
- 5.15 *Ses cuisses sont des colonnes de marbre
fondées sur des bases d'or.
Sa beauté est comme celle du Liban, son port comme
d'un cèdre (84).*

Ainsi va-t-elle méditant cette souveraine beauté en détail jusques à ce qu'enfin elle conclue par manière de contemplation, mettant toutes les beautés en un :

- 5.16 *Son gosier, dit-elle, est très suave,
et lui, il est tout désirable ;
tel est mon Bienaimé et il est mon cher Ami ! (85).
O que mon Bienaimé est beau, que je l'aime ;
il est mon très cher (86).*

(82) OEA IX 193.

(83) OEA I 56.

(84) OEA XXVI 31.

(85) OEA IV 319.

(86) OEA IX 69.

Voyez-vous dans le Cantique des Cantiques, cette abeille mystique, l'âme royale de cette divine amante voleter tantôt sur les yeux, tantôt sur les lèvres, tantôt sur les joues, tantôt sur la chevelure de son Bienaimé pour tirer de tout ce qu'elle y trouve de rare, des goûts, des suavités, des contentements et des passions amoureuses, remarquant toutes choses en particulier pour se provoquer à l'aimer.

Or, en cette action, elle parle à Dieu, elle l'interroge, elle soupire, elle aspire, elle reconnaît la grandeur de Dieu et sa misère propre, elle l'admire : et Dieu l'inspire, lui touche le cœur, répand des clartés et lumières sans fin... l'amour presse les yeux à regarder toujours plus attentivement et la vue presse le cœur d'aimer toujours plus ardemment (87).

Et si les personnes avec qui elle est veulent poursuivre et lui disent :

6.1 *Où est allé votre Epoux, o la plus belle entre toutes les femmes ?
où s'est-il détourné ? et nous le chercherons avec vous ?*

elle ne veut plus les entretenir ; mais reconnaissant qu'encore que les travaux lui fissent sembler que son Epoux se fût retiré bien loin, néanmoins il ne s'en était pas allé, au contraire, il était toujours demeuré avec elle comme en son jardin ou comme en un cabinet de parfums ; et, tirant de là plus grande occasion de mérite, elle peut dire qu'il en a cueilli des lys très odoriférants :

6.2 *Mon Bienaimé est venu en son jardin,
au parterre des fleurs aromatiques,
pour repaître au jardin et y cueillir des lys.*

(87) OEA V 383.

Et pour ce, puisqu'elle connaît qu'il a toujours été avec elle et y est encore à présent, elle dit :

6.3 *Je suis à mon Bienaimé
et mon Bienaimé est à moi,
qui se repaît entre les lys...*

Elle n'a plus besoin d'autres choses que de s'entretenir avec lui, disant :

O Seigneur, quand vous pourrai-je plaire
par ma beauté, douceur, bonne grâce,
force, innocence, dévotion et discrétion ? (88).

*
**

Les Bienheureux..., non seulement ils voient Dieu, qui est en quoi consiste la félicité, mais encore ils l'entendent parler et parlent avec lui et c'est ici un des principaux points de leur félicité.

Mais quel langage est-ce qu'ils tiennent et de quel parler se servent-ils ? Leur parler et leur langage n'est autre que celui d'un père avec ses enfants, il est tout filial et plein d'amour ; car, comme ce lieu est la demeure des enfants de Dieu, aussi leur langage est-il tout filial et plein de dilection, puisque le Ciel est le lieu d'amour et nul n'y entre qu'il n'ait la charité et qu'il n'aime Dieu.

Et quelles paroles d'amour disent-ils ?
Telles que celles-ci :

Tu seras toujours avec moi et je serai toujours avec
toi ;
je ne m'éloignerai jamais pour peu que ce soit ;
tu seras désormais tout à moi et je serai aussi tout
à toi ;
tu es tout mien et je serai tout tien.

(88) OEA XXVI 32.

De qui sont ces paroles ?

Non d'autre que de Dieu même qui les dira au cœur de l'âme fidèle et bienheureuse, laquelle, par un amour réciproque, répondra ces gracieuses et douces paroles de l'Épouse :

Mon ami est tout à moi et je suis toute à lui ;
Il est à cette heure tout mien
et je serai désormais toute sienne.

Que si étant encore en cette vallée de misère, l'Épouse prononçait ces paroles d'amour avec tant de suavité, ô Dieu, quelle joie et quelle jubilation pensons-nous que sera celle des Bienheureux en ce dialogue qu'ils feront en cette félicité ?

Là Notre Seigneur leur découvrira de grands secrets, il leur parlera de ce qu'Il a souffert, de ce qu'Il a fait pour eux ; il leur dira : — En un tel temps, j'ai souffert telle chose pour vous. Il les entretiendra du mystère de l'Incarnation, de la salvation et Rédemption, leur disant : — J'ai fait telle chose pour vous sauver et attirer à moi. Je vous ai attendus tant de temps, allant après vous quand vous faisiez les revêches, vous contraignant par une douce violence à recevoir ma grâce. Je vous donnais ce mouvement et telle inspiration en un tel temps ; je me servis d'un tel pour vous attirer à moi.

En somme, il leur découvrira ses secrets jugements et les voies inscrutables (Rom. XI 33) qu'il a tenues pour les retirer du mal et pour les disposer à la grâce (89).

(89) OEA IX 117.

CINQUIEME POEME

(6.4 - 8.5)

- 6.4 *O ma bienaimée, tu es belle, douce et de bonne grâce, comme Jérusalem, forte comme une armée bien rangée.*

Déjà Seigneur, vous m'avez montré par mille signes que mes œillades vous ont blessé ; c'est-à-dire que mes intentions ne vous sont pas déplaisantes ;

- 6.5 *Détourne tes yeux de dessus moi, car tu m'as blessé... car ils m'ont fait sortir de moi-même... (90).*

Pensez-vous que ce soit pour lui défendre de tirer ses sagettes qu'il parle ainsi ? O non ; sans doute, c'est plutôt pour la blesser réciproquement, car vous m'avouerez que c'était bien la blesser amoureusement, mais d'une blessure néanmoins douloureuse, que de lui dire qu'elle détourne ses yeux de dessus Lui (91).

- Tes cheveux sont comme un troupeau de chevreaux qui paissent sur le mont de Galaad.*
- 6.6 *Tes dents sont comme troupeaux de brebis qui sortent du lavoir, chacune ayant deux petits, et nulle d'elle n'est stérile ;*
- 6.7 *tes joues sont comme une grenade entamée sans ce qui est caché au-dedans.*

Mais, ô Dieu, dit l'âme, déjà ci-devant vous m'avez louée de presque toutes ces parties ; je désirerais

(90) OEA XXVI 32.

(91) OEA IX 197.

maintenant m'avancer et surpasser en dévotion beaucoup d'autres âmes dévotes ou qui pensent l'être, et que vous puissiez me dire :

6.8 *Il y a soixante reines et quatre vingts concubines,
et des jeunes filles sans nombre,
mais ma colombe est toute seule.*

Que sais-je ? peut-être désirerai-je trop ? je voudrais que vous puissiez m'appeler « ma parfaite ». Je voudrais en ma nature, ma mère, avoir quelque rareté et que l'on en dise :

6.9 *Elle est unique à sa mère,
elle est choisie à celle qui l'a engendrée.*

Je voudrais que l'on pût encore dire :

*Voilà que les filles ont vu et (l') ont dit être bien-
heureuse ;
les reines et les concubines l'ont louée de son inno-
cence
étant sortie de la nuit du péché (92).*

Tandis que le grand roi Salomon, jouissant encore de l'Esprit divin, composait le sacré Cantique des Cantiques, il avait, selon la permission de ce temps-là, une grande variété de dames et damoiselles dédiées à son amour en diverses conditions et sous des différentes qualités.

Car il y en avait « une » qui était uniquement l'unique amie toute parfaite, toute rare, comme une singulière colombe, avec laquelle les autres n'entraient point en comparaison et que pour cela, il appela de son nom « Sulamite ».

Il y en avait soixante qui, après celle-là, tenaient le premier rang d'honneur et d'estime et qui furent

(92) OEA XXVI 33.

nommées « reines » ; outre lesquelles, il y avait encore quatre vingts dames qui n'étaient vraiment pas reines, mais qui pourtant avaient part au lit royal, en qualité d'honorables et légitimes amies ; et finalement, il y avait des jeunes damoiselles sans nombre, réservées en attente, à guise de pépinières, pour être mises en la place des précédentes à mesure qu'elles viendraient à défaillir.

Or, sur l'idée de ce qui se passait au palais, il décrit les diverses perfections des âmes qui à l'avenir devaient adorer, aimer et servir le grand Roi pacifique, Jésus-Christ, Notre Seigneur (93).

De ces âmes si parfaites il y en a si peu que chacune d'elles est appelée « unique de sa mère », qui est la Providence divine ; elle est « unique colombe » qui pour tout n'aime que son colombeau, elle est nommée « parfaite » parce qu'elle est rendue par amour une même chose avec la souveraine perfection dont elle peut dire avec une très humble vérité :

Je ne suis que pour mon Bienaimé
et il a tout tourné devers moi.

Or, il n'y a que la très sainte Vierge Notre Dame qui soit parfaitement parvenue à ce degré d'excellence en l'amour de son cher Bienaimé ; car elle est une colombe si uniquement unique en dilection que toutes les autres étant mises auprès d'elle en parangon (en comparaison) méritent plutôt le nom de corneille que de colombe.

Mais laissant cette non pareille Reine en son incomparable éminence, on a certes vu des âmes qui se sont tellement trouvées en l'état de ce Pur Amour qu'en comparaison des autres elles pouvaient tenir rang de

(93) OEA V 176.

reines, de colombes uniques et de parfaites amies de l'Epoux (94).

6.10 *Qui est celle-ci qui chemine comme l'aurore à son lever,
belle comme la lune, choisie comme le soleil,
choisie comme un bataillon de soldats rangés ?* (95).

Mais outre cela, l'âme ajoute :

Où avez-vous été, mon Seigneur, quand il m'a semblé que vous m'aviez laissée, quand le travail et la fatigue ne me permettaient pas que j'eusse du goût ? — J'ai été, répond-il, en toi-même, qui es mon jardin, et y ai été avec plus de profit pour toi que je n'y eusse été si, du premier coup, je t'eusse donné des goûts, te donnant occasion de mériter, dont j'ai tiré de mon jardin un plus grand fruit de mérite (96).

6.11 *Je suis descendu au jardin des noyers
pour voir les pommiers de la vallée
et regarder si la vigne était fleurie
et si les grenades avaient germé.*

Que béni soyez-vous donc, ô Seigneur, répond l'âme, qu'en telle façon, me faisant accroire que vous étiez absent, vous m'avez donné occasion de mériter, et m'avez fait faire en peu de temps plus de chemin que les carrosses des princes ; et par ce,

6.12 *puisque je n'ai su... que vous étiez avec moi,
je peux dire que mon âme s'est troublée
à cause des chariots d'Aminadab* (97).

O Dieu, quelle détresse a une âme qui aime Dieu, de ne savoir seulement pas s'Il est en elle ou non, et

(94) OEA V 183.

(95) OEA IX 345.

(96) OEA cf III 298.

(97) OEA XXVI 33.

si l'Amour Divin pour lequel elle combat, est du tout éteint en elle ou non !

Mais c'est la fine fleur de la perfection de l'amour céleste que de faire souffrir et combattre l'amant pour l'amour sans savoir s'il a l'amour pour lequel et par lequel il combat (98).

Toutes les fois que cette Bonté cesse de jeter sa vertu dans nos cœurs, comme il arrive toujours quand le péché divisant entre Dieu et nous, fait éclipser ce grand Soleil de justice, hélas, alors nous demeurons sans charité et sans amour :

7.1 Hé, dit le divin Epoux de nos âmes,
retourne, retourne Sulamite, retourne, retourne
afin que nous te regardions :

certes il désire que nous le regardions et, afin que nous le regardions, il désire de nous regarder, sachant que nous ne saurions le regarder que premier Il ne nous regarde, ni l'aimer que premier Il ne nous aime (99).

*Que verrez-vous dans la Sulamite,
sinon les chœurs des camps ?*

Mais cette guerre est pacifique, la paix triomphe ; c'est dans la paix de l'âme qu'on remporte la victoire sur le démon, et dans le trouble de l'âme le démon triomphe.

La Sulamite, la pacifique, possède des camps, et ces camps combattent rangés en chœurs, chœurs composés d'une multitude de chanteurs (100).

7.2 *Que tes pas sont beaux en leur chaussure,
o fille de prince !* (101).

(98) OEA III 299.

(99) OEA V 363.

(100) OEA VIII 205.

(101) OEA XXVI 34.

L'Epoux au Cantique des Cantiques, après avoir considéré par le menu son Epouse, jeta ses yeux sur sa chaussure, ce qui le contenta si fort qu'il confessa en être tout épris : — Oh, dit-il, ta chaussure m'est agréable, que tu as de bienséance en ton marcher ! (102).

7.3 *Les jointures de tes cuisses sont comme joyaux
mis en œuvre de la main d'un bon ouvrier ;
ton nombril est comme un hanap rond
qui n'a jamais besoin de breuvage ;
ton ventre est comme un monceau de froment
environné de lys (103).*

Ecoutez l'Epoux au Cantique des Cantiques, lorsqu'il lui dit : — Ton ventre, ô ma Bienaimée est comme un monceau de grains de froment qui est tout entouré de lys de la pudeur de la virginité.

Que veut-il signifier ce divin Amant, sinon que Notre Dame a porté tous les chrétiens en son sein ?

Et si bien elle ne produit que ce « grain » duquel il est écrit que « s'il n'est jeté en la terre, il demeurera tout seul » (Jean 12.24), et s'il y est jeté et couvert, il germera et en produira plusieurs, à qui est-ce, je vous prie, doit-on attribuer la production de ces autres grains, sinon à Celle qui a produit le premier, Notre Seigneur étant Fils par nature de Notre Dame ?

Bien qu'Elle n'ait porté que Lui en effet dans son sein, elle a pourtant porté tous les chrétiens en la Personne de son divin Fils, car ce « béni grain » nous a tous produits par sa Mort (104).

7.4 *Tes deux mamelles sont comme deux faons
jumeaux d'une chèvre ;*

(102) OEA IX 63.

(103) OEA XXVI 34.

(104) OEA IX 93.

7.5 *ton cou est comme une tour d'ivoire ;
tes yeux sont comme les piscines d'Hésébon
qui sont à la porte de la fille de la multitude* (105).

« Vos yeux comme les piscines en Hésébon ». Les yeux sont les portes ou les fenêtres et par elles (par eux) nous voyons l'intérieur de la maison. « Qui sont à la porte », c'est-à-dire dans le Christ. « La porte de la fille du peuple », c'est-à-dire de l'Eglise. « Hésébon », cingule de douleur (ceinture de douleur) lorsque Dieu se ceignit de douleur.

*Ton nez est comme la tour du Liban
qui regarde vers Damas.*

7.6 *Ton chef est comme le mont Carmel
et tes tresses comme la pourpre royale, comme l'écarlate* (106).

Ce n'est pas merveille que son cœur sacré fût tout rempli d'amour et de désir du salut des hommes, puisqu'elle portait en ses chastes entrailles l'Amour même, le Sauveur et Rédempteur du Monde, et me semble que c'est à elle que l'on doit appliquer ces paroles du Cantique des Cantiques : — Ton chef ressemble au mont Carmel.

Voyez, lorsque le divin Epoux décrit la beauté de son Epouse par le menu, il commence par son chef. Mais que veut entendre ce divin Amant quand il dit que le chef de sa Bienaimé ressemble au mont Carmel ? Le mont Carmel est tout diapré de fleurs odoriférantes et les arbres qui se trouvent sur icelui ne portent que des parfums. Que signifient ces fleurs et ces parfums sinon la charité, qui est une vertu très belle et odoriférante, laquelle n'est jamais seule dans une âme ?

Et bien que l'on approprie ces paroles du Cantique

(105) OEA XXVI 34.

(106) OEA XXVI 35.

à l'Eglise qui est la vraie Epouse de Notre Seigneur, en laquelle comme un mont Carmel abondent toutes sortes de fleurs de vertus et qui est odoriférante en toute sainteté et perfection, si est-ce que l'on peut entendre ceci de la sacrée Vierge qui est la fidèle Epouse du Saint-Esprit.

Ayant donc cette charité en si grande perfection, elle ressemblait au mont Carmel pour les actes fréquents qu'elle en produisait, tant envers Dieu qu'envers le prochain ; et cette charité, comme un arbre de parfums, jetait une très agréable odeur et suavité.

Mais les Rabbins et quelques autres semblent encore mieux faire entendre que le divin Epoux, parlant du chef de sa Bienaimée veut signifier la charité ; car ils traduisent : — Ton chef ressemble à l'écarlate. Et ailleurs : les joues de l'Epouse sont comparées aux grains de la grenade qui sont tout rouges. Et qu'est-ce ceci sinon la charité de la Sainte Vierge naïvement représentée ? puisque non seulement elle avait la charité, mais elle l'avait reçue en toute plénitude qu'elle était la charité même. Elle avait conçu Celui qui étant tout amour, l'avait rendue l'amour même (107).

7.7 *Que tu es belle, que tu es de bonne grâce,
très chère en délices.*

7.8 *Ta stature et ton port est comme d'une palme
et tes mamelles sont pleines comme grappes de
raisins.*

7.9 *Je monterai sur le palmier et je prendrai ses fruits
et tes mamelles seront comme grappes de raisin.
L'odeur de ta bouche est comme celle des pom-
mes (108).*

Très remarquable ce passage du Cantique... car le

(107) OEA IX 161.

(108) OEA XXVI 35.

juste étend ses branches sur la partie supérieure, comme le palmier (Ps. 91) ; il est toujours vert, ses fleurs n'apparaissent que si son écorce et son enveloppe est fendue par les tribulations.

Les cheveux de l'Épouse sont comme les « élates » des palmiers qui enveloppent les fleurs ; quand ces « élates » s'ouvrent, les fleurs apparaissent blanches ; ainsi quand les cheveux de l'Épouse sont séparés, apparaît la remarquable beauté de son visage, tel un bouquet de fleurs, et avec une telle blancheur que la chevelure semble noire comme jais.

Celui qui a trop reçu du fruit du palmier (lait) et de la victoire spirituelle et qui a bu le vin, c'est-à-dire une joie immodérée, sa tête est alourdie par la vaine gloire et il est éniévré d'orgueil.

Il y a beaucoup de considérations à faire sur l'ascension du palmier (109).

Une des dévotes bergères qui suivaient la sacrée Sulamite... assure que la sainte doctrine est comme un vin précieux, digne non seulement d'être bue par les pasteurs et docteurs, mais d'être soigneusement savourée et, par manière de dire, mâchée et ruminée :

7.10 *Ton gosier, dit-elle, dans lequel se forment les paroles saintes,
est un vin très bon digne de mon Bienaimé
pour être bu et de ses lèvres et de ses dents
pour être ruminé (110).*

7.11 *Je suis toute à mon Bienaimé, ce dit-elle,
et son retour est devant moi ;*

car c'est autant que si elle disait :

Je me suis unie à mon cher Ami, et réciproquement

(109) OEA XXVI 144.

(110) OEA IV 310.

il se retourne devers moi, pour s'unissant de plus en plus à moi, se rendre aussi tout mien (111).

Ainsi le désir du secret l'avait incitée de faire cette supplication à son Epoux :

- 7.12 *Venez, mon cher Bienaimé (112),
sortons aux champs, séjournons es villages.*
- 7.13 *Levons-nous du matin pour aller aux vignes ;
voyons si la vigne est fleurie,
si les fleurs porteront du fruit,
si les grenades sont fleuries,
là je te donnerai mes mammelles.*

O ma fille, tenez bien ce divin Enfant entre vos bras et lui donnez vos mammelles. Il mange le lait de l'humilité (113).

*Les mandragores ont donné leur odeur ;
J'ai serré pour toi, ô mon Bienaimé,
au-dedans de nos portes,
toutes sortes de fruits, vieux et nouveaux.*

- 8.1 *Seul et hors, qui te donnera à moi, mon frère,
suçant les mammelles de ma mère
et que je te trouve dehors, tout seul ?*

Considération qui fait saintement affoler les hommes, les fait danser devant l'Arche (II Reg. 6.14) ; d'où vient que jusqu'à ce que l'âme soit arrivée à l'affection du mépris de soi-même, elle a toujours quelque honte : c'est pourquoi elle désire la solitude,

*afin, dit-elle, que je le baise
sans que personne ne nous voie (114).*

Considération qui est « un arrhe » de la jouissance du Ciel, dont il est admis à l'âme qu'elle y soit déjà, disant :

- (111) OEA V 13.
(112) OEA V 38.
(113) OEA XVII 119.
(114) OEA XXVI 36.

O Dieu, quand nous serons en la vraie maison et en la vraie chambre de la nature humaine, qui est au Ciel, quand

8.2 *je te mènerai en la maison de ma mère*
et en la chambre de celle qui m'a engendrée,

là je verrai tout ce qui appartient à mon bonheur
« comme en un miroir » (id)

là, tu m'enseigneras,

et quand tu auras tiré de moi, pour ma félicité, le vin de la vigne « et le moût des grenades », la gloire essentielle et accidentelle

et je te donnerai d'un breuvage d'un vin composé
et du moût de mes grenades,

et voilà les goûts qui arriveront ; voilà les extases, voilà les sommeils des puissances ; de façon que l'Epouse demande des oreillers pour dormir :

8.3 *qu'il mette sa main gauche dessous ma tête*
et qu'il m'embrasse de sa main droite.

L'Epoux de son côté tâche de faire qu'elle ne soit point éveillée :

8.4 *Je vous adjure, filles de Jérusalem,*
que vous n'éveilliez ni fassiez éveiller
ma Bienaimée jusques à ce qu'elle le veuille (115).

Il semble que l'Assomption de Notre Dame fut en certaine façon plus glorieuse et plus triomphante que non pas l'Ascension de Notre Seigneur, d'autant qu'à l'Ascension il n'y avait que des Anges qui Lui vinsent au-devant, mais en l'Assomption de sa très sainte Mère, le Roi des Anges y vint Lui-même. C'est pourquoi les

troupes angéliques s'écriaient comme tout étonnées :

8.5 *Qui est celle-ci qui monte du désert
appuyée sur son Bienaimé ?*

Par là nous pouvons entendre que si bien Notre Dame montait au Ciel comme toute pure, nonobstant sa pureté, elle était néanmoins appuyée sur les mérites de son Fils, en vertu desquels mérites, elle entra dans la gloire (116).

O très sacrée et très heureuse Dame,
qui êtes au plus haut du Paradis de félicité,
hélas, ayez pitié de nous
qui sommes au désert de misère ;
vous êtes en l'abondance des délices,
et nous sommes en l'abîme des désolations ;
obtenez-nous la force
de bien porter toutes afflictions,
et que nous soyons toujours appuyés
sur votre Bienaimé,
seul appui de nos espérances,
seule récompense de nos travaux,
seule médecine de nos maux (117).

(116) OEA IX 191.
(117) OEA VII 461.

LE DENOUEMENT

(8.5,6)

Enfin l'âme est parvenue à une si grande perfection de dévotion que nul plaisir du monde ne l'émeut, nul fantôme ne la détourne, nulle louange ne l'affaiblit, nul travail ne la fait craindre, nul respect humain ne la retient ; mais à la vue de tout le monde, elle caresse librement son Epoux et danse devant l'Arche, ne se souciant pas que la sagesse du monde, après lui avoir dit : — Qui est celle-ci qui monte du désert affluente en délices ? la suive encore pour la reprendre de ce qu'elle se tient « appuyée sur son Bienaimé ».

Au contraire, elle parle toujours avec son Epoux du grand Signe d'Amour qu'Il donna là où Il avait été le plus offensé et qu'Il résolut de mourir pour nous après qu'Adam et Eve lui eurent désobéi.

8.5 *Je t'ai éveillée dessous un pommier ;
là, ta mère a été corrompue,
là, celle qui t'a engendrée a été violée.*

L'âme ne trouvera plus aucune difficulté aux travaux, car rien n'est difficile à l'amour qu'elle a gravé profondément en son cœur, même les actions extérieures :

8.6 *Mets-moi comme un cachet sur ton cœur
et comme un sceau sur ton bras ;*

si bien que l'amour combat la mort :

L'Amour est fort comme la mort ;

l'enfer ne la peut épouvanter :

La jalousie est dure comme l'enfer.

Les flammes et les feux sont glacés au prix de son amour :

Ses lampes sont lampes de flammes et de feux ;

la mer ne saurait les éteindre :

*Toutes les eaux ne sauraient éteindre la charité
ni tous les fleuves ne la noieraient pas.*

Rien ne lui est comparable :

*Si un homme voulait donner
toute la substance de sa maison pour la dilection,
il n'en ferait cas non plus que de rien (118).*

*
**

A cette union le divin Berger provoquait sa chère Sulamite : — Mettez-moi, disait-il, comme un sceau sur votre cœur, comme un cachet sur votre bras.

Pour bien imprimer un cachet sur la cire, on ne le joint pas seulement, mais on le presse bien serré ; ainsi veut-il que nous nous unissions à Lui d'une union si forte et pressée que nous demeurions marqués de ses traits. — Le saint Amour du Sauveur nous presse (2 Cor. 5.14). — O Dieu, quel exemple d'union excellente.

Il s'était joint à notre nature humaine comme une vigne à son ormeau, pour la rendre en quelque façon participante de son fruit ; mais voyant en quelque façon que cette union s'était défaite par le péché d'Adam, il fit une union plus serrée et pressante en l'Incarnation, par laquelle notre nature humaine

(118) OEA XXVI 37. *Œuvres complètes de saint Augustin*, t. 1, p. 102.

demeure à jamais jointe en unité de Personne à la Divinité ; et afin que non seulement la nature humaine, mais tous les hommes pussent s'unir intimement à sa Bonté, il institua le Sacrement de la tressainte Eucharistie, auquel un chacun peut participer pour unir son Sauveur à soi-même, réellement et par manière de viande. Théotime, cette union sacramentelle nous sollicite et nous aide à la spirituelle de laquelle nous parlons (119).

*
**

Mets-moi, dit le divin Berger à la Sulamite,
mets-moi comme un cachet sur ton cœur,
comme un cachet sur ton bras.

Sulamite, certes, avait son cœur tout plein de l'amour céleste de son cher Amant, lequel, quoiqu'il ait tout, ne se contente pas, mais par une sacrée défiance de jalousie, veut encore être sur le cœur qu'il possède, et le cacheter de soi-même afin que rien ne sorte de l'amour qui est pour lui et que rien n'y entre qui puisse y faire du mélange ; car il n'est pas assouvi de l'affection dont l'âme de sa Sulamite est comblée, si elle n'est invariable, toute pure, toute unique pour lui.

Et pour ne jouir pas seulement des affections de notre cœur, mais aussi des effets et opérations de nos mains, il veut être encore « comme un cachet » sur notre bras droit, afin qu'il ne s'étende et ne soit employé que pour les œuvres de son service.

Et la raison de cette demande de l'Amant divin est que, comme la mort est si forte qu'elle sépare l'âme de toutes choses et de son corps même, aussi l'amour sacré, parvenu jusques au degré du zèle, divise et

éloigne l'âme de toutes autres affections et l'épure de tout mélange ; d'autant qu'il n'est pas seulement « aussi fort que la mort », mais il est âpre, inexorable, dur et impiteux à châtier le tort qu'on lui fait quand on reçoit de lui des rivaux, « comme l'enfer » est violent à punir les damnés : et tout ainsi que l'enfer, plein d'horreur, de rage et de félonie, ne reçoit aucun mélange d'amour, aussi l'amour jaloux ne reçoit aucun mélange d'autre affection, voulant que tout soit pour le Bienaimé (120).

L'amour est fort comme la mort pour nous faire tout quitter ; il est magnifique comme la Résurrection pour nous parer de Gloire et d'Honneur (121).

L'amour est fort comme la mort, et les allégresses de l'amour surmontent les tristesses de la mort, car la mort ne les peut faire mourir, mais les avive ; si que comme il y a un feu qui par merveille se nourrit en une fontaine proche de Grenoble, ainsi nous savons fort assurément, et que même le grand saint Augustin atteste aussi, la sainte charité est si forte qu'elle nourrit ses flammes et ses consolations emmi les plus tristes angoisses de la mort, et les eaux des tribulations ne peuvent éteindre son feu (122).

*
**

L'amour parfait, c'est-à-dire parvenu jusqu'au zèle, ne peut souffrir l'interposition ni le mélange d'aucune autre affection dans le cœur qu'il possède, non pas même des dons de Dieu, car il ne veut pas même qu'on affectionne le Paradis sinon pour y plus aimer Dieu.

(120) OEA V 211.

(121) OEA V 163.

(122) OEA IV 271.

Ses lampes n'ont point d'huile, ni de cire, elles sont toutes feu et flammes ardentes que l'eau de tout le monde ne saurait éteindre.

L'âme donc qui a du zèle amoureux, ne peut souffrir en soi aucune imperfection qu'elle croit être désagréable à son Bienaimé.

L'adultère craint son mari, si bien fait aussi la chaste épouse, mais différemment : car, comme dit le grand saint Augustin, l'adultère craint la présence, la chaste épouse craint l'absence ; l'une craint qu'il ne vienne, l'autre craint qu'il s'en aille ; l'une craint d'être châtiée, l'autre craint de ne pas être aimée ; mais celle-ci ne craint pas tant de n'être pas aimée comme elle craint de n'aimer pas assez...

Celle-là n'est point jalouse parce qu'elle n'est point amoureuse, celle-ci est fort amoureuse qu'elle en est toute jalouse ; mais elle n'est pas jalouse de sa propre jalousie, elle est jalouse de la jalousie de son époux : elle ne craint pas de n'être pas aimée comme font les autres jalouses, qui est la jalousie qui regarde son intérêt ; mais elle craint de n'aimer pas assez qui est la jalousie qui regarde l'intérêt de son époux.

Ainsi l'Apôtre, jaloux des âmes des Corinthiens (2 Cor. II.2) proteste que ce n'est pas pour lui qu'il est jaloux, mais pour son Maître : — Je suis jaloux de vous, ou s'il faut ainsi dire, je vous jalouse de la jalousie de Dieu parce que je vous ai promis à lui de vous présenter une vierge chaste.

C'est pourquoi cette jalousie est l'une des propriétés du parfait et très pur amour envers Notre Seigneur, laquelle s'étend jusques au prochain, envers lequel nous avons du zèle et de la jalousie comme nous avons de

**l'amour, afin qu'il soit parfaitement fidèle à notre
commun Sauveur, prêt à mourir pour l'empêcher de
périr (123).**

(123) OEA V 433 (213).

APPENDICES

(8.8-14)

L'Epoux au Cantique des Cantiques use de termes admirables pour décrire la pudeur, la chasteté et la candeur très innocente de ses divins amours avec notre chère Epouse bienaimée.

Il dit donc ainsi :

- 8.8 *Notre sœur, cette petite fillette,
hélas, qu'elle est petite! elle n'a point de mam-
melles :*
que lui ferons-nous au jour qu'il lui faudra parler ?
- 8.9 *Que si c'est un mur, une tour,
faisons-lui des boulevards d'argent,
et si c'est une porte, il la nous faut renforcer
et doubler d'ais de cèdres.*

Voici comme ce divin Epoux parle de la pureté de la très sainte Vierge, de l'Eglise, ou de l'âme dévote ; mais principalement ceci s'adresse à la très sainte Vierge, qui fut cette divine Sulamite par excellence au-dessus de toutes les autres.

— Notre sœur, elle est petite, elle n'a point de mammelles, — c'est-à-dire elle ne pense point au mariage. L'on dit communément : une telle fille est grande, elle est toute prête à se marier, mais Notre Dame, ainsi que l'assure son céleste Epoux, ne pense point au mariage, car elle n'a ni sein ni sein pour cela :
— que lui ferons-nous au jour qu'il lui faudra parler ?
— Qu'est-ce à dire cela : « au jour qu'il lui faudra

parler » ? Le divin Epoux ne lui parle-t-il pas toujours quand il lui plaît ? « Au jour qu'il lui faudra parler », cela veut dire de la parole principale, qui est quand on parle aux filles de les marier ; d'autant que c'est une parole d'importance, puisqu'il y va du choix et de l'élection d'une vocation et d'un état auquel il faut par après demeurer.

— « Que si c'est, dit le sacré Epoux, un mur, faisons-lui des boulevards d'argent ; si c'est une porte, au contraire que nous la voulions enfoncer, nous la doublerons et renforcerons d'ais de cèdre, qui est un bois incorruptible ».

La très glorieuse Vierge était une « tour » et des murailles bien hautes dans l'enclos desquelles l'ennemi ne pouvait nullement entrer, nulle sorte de désirs autres que de vivre en parfaite pureté et virginité.

— Que lui ferons-nous ? — car elle doit être mariée, celui qui lui a donné cette résolution de la virginité l'ayant ainsi ordonné.

— Si c'est une tour ou une muraille, établissons au-dessus des boulevards d'argent, qui au lieu d'abattre la tour, la renforceront davantage. Qu'est-ce que le glorieux saint Joseph, sinon un fort boulevard qui a été établi au-dessus de Notre Dame, puisqu'étant son épouse, elle lui était sujette et il avait soin d'elle ?

Au contraire donc que saint Joseph fut établi au-dessus de Notre Dame pour lui faire rompre son vœu de virginité, il lui a été donné pour compagnon d'icelle, et afin que la pureté de Notre Dame pût plus admirablement persévérer en son intégrité sous le voile et l'ombrage du saint mariage et de la sainte union qu'ils avaient par ensemble.

— Si la très sainte Vierge est une porte, dit le Père

Eternel, nous ne voulons pas qu'elle soit ouverte, car c'est une porte orientale par laquelle nul ne peut entrer ni sortir ; au contraire, il la fait doubler et renforcer de bois incorruptible, c'est-à-dire lui donner un compagnon en sa pureté, qui est le grand saint Joseph, lequel devait pour cet effet surpasser tous les Saints, voire les Anges et les Chérubins même en cette vertu tant recommandable de la virginité, vertu qui le rendit semblable au palmier, ainsi que nous avons dit (124).

8.10 *Je suis un mur et mes mammelles comme une tour
dont je suis faite, trouvant repos et paix en lui.*

Mon Epoux m'ayant faite comme un mur tel et comme une tour telle que je suis fort plaisante et agréable.

Au reste nul soin d'elle-même ne la peut détourner : peu de chose, dit l'âme, est nécessaire à qui veut vivre en la paix de Notre Seigneur et avec modestie : « mille pièces d'argent » ou quelque autre grand prix est chose de trop petite valeur :

8.11 *l'homme qui a la paix en soi
a une vigne en laquelle sont des peupliers,
il l'a baillée à des gardes
et on lui rend pour les fruits d'icelle
mille pièces d'argent.*

Et moi, dit l'âme, je n'ai point affaire de tant de choses :

8.12 *Ma vigne est devant moi,
autant que mille pacifiques ;*

au contraire, je veux encore donner « deux cents » pour

aumône à ces pauvres qui, avec leurs oraisons, nous gardent nos biens :

et deux cents à ceux qui gardent ses fruits.

Je sais, dit l'âme, que mon Epoux ne veut endurer des compagnons et qu'avec les consolations qu'il me donne, il ne veut pas que je mêle les consolations qu'autres que lui me pourraient donner ; mais il me commande que me réveillant et me résignant du tout (entièrement) à Lui, avec une claire et ouverte protestation, je renonce à tous autres époux :

8.13 *Toi qui habites les jardins, tes amis t'écoutent : fais-moi ouïr ta voix.*

Et partant me voilà prompte à lui obéir. Non plus le monde ni ses plaisirs, non plus aucune chose mortelle ; ô Dieu, mon Dieu, vous êtes seul mon Bienaimé, vous seul êtes mon Bien, c'est vous seul que je cherche (125).

Le Cantique des Cantiques est l'épithalame de l'Eglise et du Christ. Sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, Salomon débute par un souhait d'union : — Qu'il me baise (qu'est-ce à dire, sinon qu'il vienne et s'unisse à moi par l'Incarnation, ce mystère de la Sagesse sortant de la bouche du Très-Haut s'unit à notre chair (Eccl. 19.1)...)

et il finit par l'Ascension :

8.14 *« Fuyez, dit-il, mon Bienaimé et soyez semblable au chevreuil et au faon des biches sur les montagnes des aromates.*

Le Bienheureux Bernard, d'accord en cela avec la plupart des commentateurs, applique ces paroles à l'Ascension du Seigneur...

(125) OEA XXVI 38.

L'âme, dit saint Bernard, ne veut pas comme saint Pierre habiter un tabernacle bâti sur une montagne terrestre ; elle veut le Ciel. Elle ne veut pas comme Marie Madeleine toucher Notre Seigneur sur la terre, au contraire, elle s'écrie :

— Fuyez, soyez semblable au chevreuil... Le chevreuil gagne le sommet des monts pour voir plus distinctement toutes choses à ses pieds et de plus près contempler le Soleil.

— Fuyez, mais soyez semblable au chevreuil, qui regarde derrière lui en fuyant... (envoyez-nous un autre Paraclet - Jea 16.16-20.17)

— ...et au faon des biches, lequel cependant, bien qu'il monte en sautant, regarde à chaque instant où il a laissé sa mère.

Ainsi le Christ regarde en se retournant la nature humaine et lui envoie le don de l'Esprit-Saint (126).

Et pour conclure, il ne nous reste rien à faire qu'à prier Notre Seigneur qu'il veuille par sa miséricorde, nous tirer à soi, à ce qu'étant déjà unis avec lui par Grâce, nous le soyons encore par Dévotion, afin qu'après notre mort, nous le puissions être éternellement par Gloire ; et en toutes ses saintes unions, qu'il nous baise, ce divin Epoux, d'un baiser de sa bouche sacrée (127).

Bonheur infini et lequel ne nous a pas été seulement promis, mais nous en avons des arrhes au très saint Sacrement de l'Eucharistie, Festin perpétuel de la Grâce divine ; car en icelui, nous recevons le sang du Sauveur en sa chair et sa chair en son sang, son sang nous étant appliqué par sa chair, sa substance par sa substance, à notre bouche corporelle, afin que nous

(126) OEA VIII 120.

(127) OEA XXVI 39.

sachions qu'ainsi nous appliquera-t-il son Essence Divine au Festin Eternel de la Gloire.

Il est vrai qu'ici cette faveur nous est faite réellement mais à couvert, sous les espèces et apparences sacramentales, là où au Ciel, la Divinité se donnera à découvert, et nous la verrons Face à Face, comme elle est (128).

Fin du choix de textes
de saint François de Sales, commentant
le
CANTIQUE DES CANTIQUES

*suivent cinq récits inspirés
directement du Cantique...*

(128) OEA IV 202.

PREMIER RECIT

Sur le verset du « Cantique des Cantiques » 2.5,6

*« Soutenez mon cœur... confortez-le...
autrement il tombe pâmé... »*

Employons une parabole puisque cette méthode a été si agréable au Souverain Maître de l'amour que nous enseignons.

Un très grand et brave roi, ayant épousé une très aimable jeune princesse, et l'ayant un jour menée en un cabinet fort retiré pour s'entretenir avec elle plus à souhait (CC 1.4), après quelques discours, il la vit tomber pâmée devant lui, par certain accident inopiné.

Hélas, cela l'étonna extrêmement et le fit presque tomber lui-même à cœur failli de l'autre côté (CC 4.9).

Néanmoins, le même amour qui lui donna ce grand assaut de douleur, lui donna quant et quant la force de le soutenir, et il le mit en action pour, avec une promptitude non pareille, remédier au mal de la chère compagne de sa vie : si que, ouvrant de vitesse un buffet qui était là, il prend une eau cordiale infiniment précieuse ; et en ayant rempli sa bouche, il ouvre de force les lèvres et les dents serrées de cette bienaimée princesse ; puis soufflant et jetant cette précieuse liqueur qu'il tenait en sa bouche dedans celle de sa pauvre pâmée, et espluyant (aspergeant) au nez, sur les tempes et sur l'endroit du cœur d'icelle le reste de

la fiole, il la fit revenir à soi et reprendre sentiment, puis il la relève doucement, et à force de remèdes, il la ravigore et ravive en telle sorte qu'elle commença à se lever sur pied et se promener tout bellement avec lui ; mais non pas toutefois sans son aide : car il l'allait relevant et soutenant par dessous le bras, jusques enfin il lui mit un épithème (remède topique) de si grande vertu et si précieux sur l'endroit du cœur, que lors, se sentant tout à fait remise en sa première santé, elle marchait toute seule d'elle-même, son cher époux ne la soutenant plus si fort, mais seulement lui tenant doucement sa main droite entre les siennes et son bras replié sur le sien et sur sa poitrine (CC 2;6 - 8;3).

Il l'allait ainsi entretenant et lui faisait en cela quatre offices fort agréables : car,

— il lui témoignait son cœur amoureuxment soigneux d'elle,

— il l'allait toujours un peu soulageant ;

— si quelque ressentiment de la défaillance passée lui fût revenu, il l'eût soutenue ;

— si elle eût rencontré quelque pas ou quelque endroit raboteux et malaisé, il l'eût retenue et appuyée, et es montées ou quand elle voulait aller un peu vite, il la soutenait et supportait puissamment.

Il se tint donc avec ce soin auprès d'elle jusques à la nuit, qu'il voulut encore l'assister quand on la mit dans son lit royal.

L'âme est épouse de Notre Seigneur quand elle est juste, et parce qu'elle n'est point juste qu'elle ne soit en charité, elle n'est point aussi épouse qu'elle ne soit menée « dedans le cabinet » de ces délicieux parfums desquels il est parlé es Cantiques...

Néanmoins, bien que moyennant la charité répandue dedans nos cœurs (Rom. 5.5) nous puissions marcher en la Présence de Dieu et faire progrès en la voie du salut si est-ce que la Bonté divine assiste l'âme à laquelle il a donné son amour, la tenant continuellement de sa sainte main (129).

DEUXIEME RECIT

Sur le verset du « Cantique des Cantiques » 1,4 :

« Hé, ne prenez pas garde à mon teint, car je suis vraiment brune, d'autant que mon Bienaimé, qui est mon soleil, a dardé les rayons de son amour sur moi... »

C'est chose fort connue que l'amour humain a la force, non seulement de blesser le cœur, mais de rendre malade le corps jusques à la mort ; d'autant que comme la passion et le tempérament du corps a beaucoup de pouvoir d'incliner l'âme et la tirer après soi, aussi les affections de l'âme ont une grande force pour remuer les humeurs et changer les qualités du corps.

Mais outre cela, l'amour, quand il est véhément, porte si impétueusement l'âme en la chose aimée et l'occupe si fortement, qu'elle manque à toutes les autres opérations, tant sensibles qu'intellectuelles ; si que pour nourrir cet amour et le seconder, il semble que l'âme abandonne tout autre soin, tout autre exercice de soi-même encore :

dont Platon a dit que l'amour était « pauvre, déchiré, nu, déchaux, chétif, sans maison, couchant dehors sur la dure, es portes, toujours indigent ».

Il est « pauvre », parce qu'il fait quitter tout pour la chose aimée ;
il est « sans maison », parce qu'il fait sortir l'âme de son domicile, pour suivre toujours celui qui est aimé ;
il est « chétif », pâle, maigre et défait, parce qu'il fait perdre le sommeil, le boire et le manger ;
il est « nu et déchaux », parce qu'il fait quitter toutes autres affections pour prendre celles de la chose aimée ;
il couche « dehors sur la dure », parce qu'il fait demeurer à découvert le cœur qui aime, lui faisant manifester ses passions par des soupirs, plaintes, louanges, soupçons, jalousies ;
il est tout étendu comme un gueux « aux portes », parce qu'il fait que l'amant est perpétuellement attentif aux yeux et à la bouche de la chose qu'il aime, et toujours attaché à ses oreilles pour lui parler et mendier ses faveurs desquelles il n'est jamais assouvi : or, les yeux, les oreilles et la bouche sont les portes de l'âme.

Et enfin c'est sa vie que d'être toujours « indigent » car si une fois il est rassasié, il n'est plus ardent, et par conséquent il n'est plus amour.

Certes, je sais bien que Platon parlait ainsi de l'amour abject, vil et chétif des mondains, mais néanmoins ces propriétés ne laissent pas de se trouver en l'amour céleste et divin (130).

TROISIEME RECIT

« *Tu as blessé mon cœur...* »

(Cant. 4.9)

On a vu tel jeune homme entrer en conversation, libre, sain et fort gai, qui, ne prenant pas garde à soi, sent bien, avant que d'en sortir, que l'amour se servant des regards, des maintiens, des paroles, voire même des cheveux d'une (imbécille et) faible créature, comme d'autant de flèches, aura féru et blessé son chétif cœur en sorte que le voilà tout triste, morne et étonné. Pourquoi, je vous prie, est-il triste ? c'est sans doute parce qu'il est blessé. Et qui l'a blessé ? l'amour (131).

(131) OEA IV 348.

QUATRIEME RECIT

« *Que tu es belle...* »

(Cant. 7.7)

Contempler...

Quelquefois nous regardons seulement à quelqu'une des perfections de Dieu, comme par exemple, à son infinie Bonté, sans penser aux autres attributs ou vertus d'icelui ;

comme un époux arrêtant sa vue sur le beau teint de son épouse, qui par ce moyen regarderait vraiment tout son visage, d'autant que le teint est répandu sur presque toutes les pièces d'icelui, et toutefois ne serait attentif, ni aux traits, ni à la grâce, ni aux autres parties de la beauté...

Quelquefois nous sommes aussi attentifs à regarder en Dieu plusieurs de ses infinies perfections, mais d'une simple vue sans distinction ;

comme celui qui d'un trait d'œil, passant sa vue de la tête jusques aux pieds de son épouse richement parée, aurait attentivement tout vu en général et rien en particulier, ne sachant bonnement dire, ni quel carquant ni quelle robe elle portait, ni quelle contenance elle tenait ou

quel regard elle faisait, mais seulement que tout y était beau et agréable...

Et en fin, nous regardons d'autres fois, non plusieurs ni une seule des perfections divines, mais seulement quelqu'action ou quelqu'œuvre divine à laquelle nous sommes attentifs ; ...

ainsi qu'un époux qui ne regarderait les yeux, mais seulement la douceur du regard que son épouse jette sur lui, ne considérerait point sa bouche, mais la suavité des paroles qui en sortent...

Mais, en quelle des trois façons que l'on procède, la contemplation a toujours cette excellence qu'elle se fait avec plaisir, d'autant qu'elle présuppose que l'on a trouvé Dieu et son saint amour, qu'on en jouit et s'y délecte en disant :

J'ai trouvé Celui que mon âme chérit,
je l'ai trouvé et ne le quitterai point. (Cant.
3.4) (132).

CINQUIEME RECIT

« L'Amour est fort comme la mort. »
(Cant. 8.6)

Un fort illustre et vertueux chevalier alla un jour outre mer en Palestine, pour visiter les Saints Lieux où Notre Seigneur avait fait les œuvres de notre Rédemption ; et pour commencer dignement ce saint exercice, avant toutes choses il se confessa et communia dévotement ; puis alla en premier lieu en la ville de Nazareth où l'Ange annonça à la Vierge la très sacrée Incarnation, et où se fit la très adorable Conception du Verbe Eternel ; et là ce digne pèlerin se mit à contempler l'abîme de la Bonté céleste qui avait daigné prendre chair humaine pour retirer l'homme de (la) perdition.

De là il passa en Bethléem, au lieu de la Nativité où on ne saurait dire combien de larmes il répandit contemplant celles dont le Fils de Dieu, petit Enfant de la Vierge, avait arrosé ce saint étable, baisant et rebaisant cent fois cette terre sacrée, et léchant la poussière sur laquelle la première enfance du divin Poupon avait été reçue.

De Bethléem, il alla en Béthara, et passa jusques au petit lieu de Béthanie, où, se ressouvenant que Notre Seigneur s'était dévêtu pour être baptisé, il se dépouilla

aussi lui-même, et entrant dans le Jourdain, se lavant et buvant ses eaux, il lui était avis d'y voir son Sauveur recevant le Baptême par la main de son Précurseur, et le Saint Esprit descendant visiblement sur lui sous la forme de colombe, avec les cieux encore ouverts d'où, ce lui semblait, descendait la voix du Père Eternel disant : « Celui-ci est mon Fils bienaimé auquel je me complais » (Mat. 3.16-4.11).

De Béthanie, il va dans le désert, et y voit, des yeux de son esprit, le Sauveur jeûnant, combattant et vainquant l'ennemi ; puis les Anges qui le servent de viandes admirables.

De là il va sur la montagne de Tabor où il voit le Sauveur transfiguré ; puis en la montagne de Sion où il voit, ce lui semble encore, Notre Seigneur agenouillé dans le Cénacle, lavant les pieds aux disciples et leur distribuant par après son Corps Divin en la Sacrée Eucharistie.

Il passe le torrent de Cédron et va au jardin de Gethsémani où son cœur se fond es larmes d'une très aimable douleur lors qu'il s'y représente son cher Sauveur suer le sang en cette extrême agonie qu'il y souffrait, puis, tôt après, lié, garroté et mené en Jérusalem où il s'achemine aussi suivant partout les traces de son Bienaimé ; et le voit en imagination traîné çà et là, chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode ; fouetté, bafoué, craché, couronné d'épines, présenté au peuple, condamné à mort, chargé de sa croix, laquelle il porte, et la portant fait la pitoyable rencontre de sa Mère toute détremmée de douleur, et des dames de Jérusalem pleurantes sur Lui.

Si monte enfin ce dévot pèlerin sur le mont Calvaire où il voit en esprit la Croix étendue à terre, et Notre

Seigneur tout nu que l'on renverse et que l'on cloue pieds et mains sur elle très cruellement ; il contemple de suite comme on lève la croix et le Crucifié en l'air, et le sang qui ruisselle de tous les endroits du divin corps pendu.

Il regarde la pauvre sacrée Vierge, toute transpercée du glaive de douleur ; puis il tourne les yeux sur le Sauveur crucifié duquel il écoute les sept paroles avec un amour non pareil, et enfin le voit mourant, puis mort, puis recevant le coup de lance et montrant par l'ouverture de la plaie son Cœur Divin, puis ôté de la croix et porté au sépulcre où il va le suivant, jetant une mer de larmes sur les lieux détrempés du sang de son Rédempteur ; si que il entre dans le sépulcre et ensevelit son cœur près du corps de son Maître.

Puis ressuscitant avec lui, il va en Emmaüs et voit tout ce qui se passe entre le Seigneur et les deux disciples ; et enfin revenant sur le mont Olivet où se fit le mystère de l'Ascension, et là voyant les dernières marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur elles et les baisant mille et mille fois avec des soupirs d'un amour infini, il commença à retirer à soi toutes les forces de ses affections... puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel :

O Jésus, dit-il, mon doux Jésus,
je ne sais plus où vous chercher et suivre en terre ;
hé, Jésus, mon amour, accordez à ce cœur
qu'il vous suive et s'en aille après vous là-haut.

Et avec ces ardentes paroles il lança quant et quant son âme au Ciel... que comme divin archer, il tira au blanc de son très heureux objet.

Mais ses compagnons et serviteurs qui virent ainsi subitement tomber comme mort ce pauvre Amant, étonnés de cet accident, coururent de force au médecin, qui venant, trouva qu'en effet il était trépassé...

— Sans (aucun) doute, dit le médecin, son cœur s'est éclaté d'excès et de ferveur d'amour.

Et afin de mieux affermir son jugement il le voulut ouvrir et trouva ce brave cœur ouvert avec ce sacré mot gravé au dedans d'icelui (133) :

Jésus, mon amour !

FIN

(133) OEA V 45.

GLOSSAIRE

Epithalame : chant de noces (page 110)

Imbecille : faible (page 118)

Impiteux : sans pitié (page 104)

Ressentiment : sentiment

Spiracle : souffle (page 51)

Viande : nourriture (du lat. : vivanda) (page 103)

TABLE DES MATIERES

<i>Introduction</i>	5
Première partie — <i>Présentation</i>	9
Le Cantique de la jeunesse de François	11
Le Cantique dans sa vie et son œuvre	18
Analyse du commentaire salésien	25
Théologie du Cantique des Cantiques	36
Deuxième partie — <i>Version et commentaires de Saint François de Sales</i>	43
Prologue	45
Premier poème	53
Deuxième poème	61
Troisième poème	70
Quatrième poème	80
Cinquième poème	89
Le dénouement	101
Appendices	107
<i>Cinq récits</i>	113
